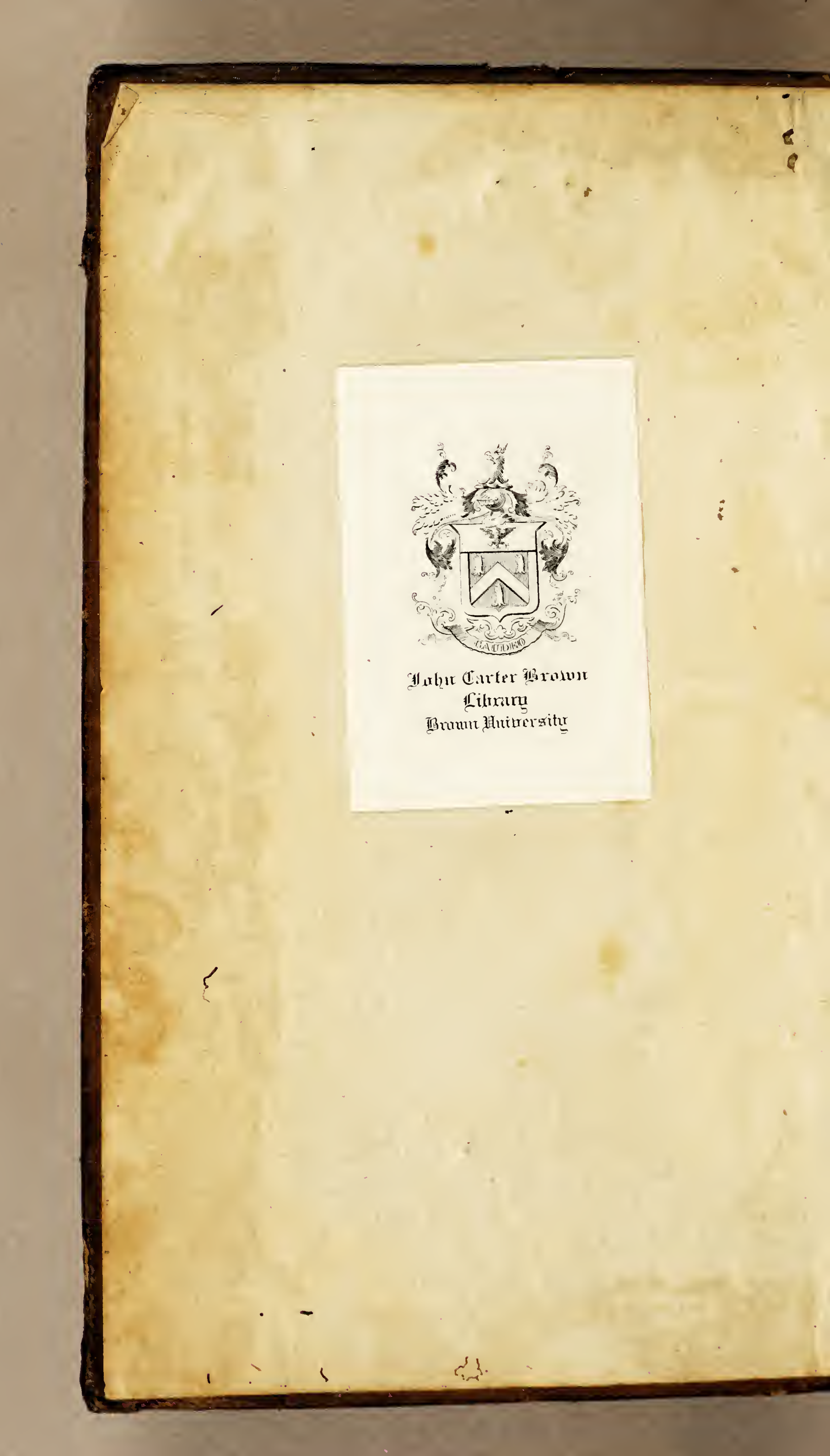
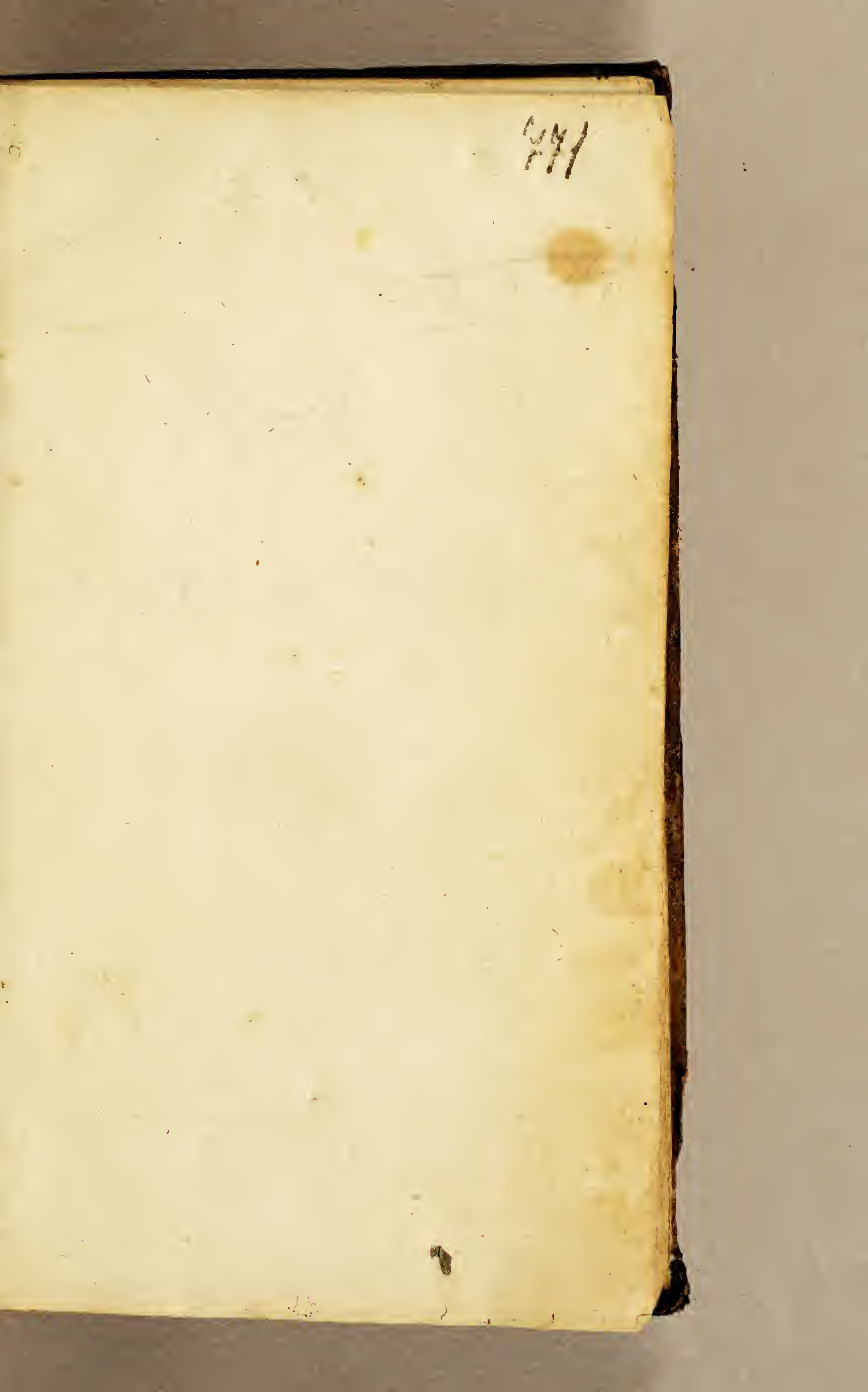



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University



A T A L A.

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES.

DANS LE DÉSERT;

Par FRANÇOIS-AUGUSTE

CHATEAUBRIAND.

A PARIS.
chez MIGNERET,
et se trouve à *AMSTERDAM*,
chez LA VEUVE CHANGUION et DEN HENGST.

LETTRE *publiée dans le Journal des Débats et dans le Publiciste.*

CITOYEN, dans mon ouvrage sur *le Génie du Christianisme*, ou *les Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*, il se trouve une section entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette section se divise en trois parties: poésie, beaux-arts, littérature. Ces trois parties sont terminées par une quatrième, sous le titre d'*Harmonies de la religion, avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédentes, tels que les effets des ruines gothiques, comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans les solitudes, le côté poétique de cette religion populaire, qui plaçoit des croix aux carrefours des chemins dans les forêts, qui mettoit des images de vierges et de saints à la garde des fontaines et des vieux ormeaux; qui croyoit aux pressentimens et aux fantômes, etc. etc. Cette partie est terminée par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique,

et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages. Elle est intitulée: *Atala*, *etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de la publier à part, avant mon grand ouvrage.

Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PRÉFACE.

On voit par la lettre précédente, ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du christianisme*, ou *les Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette petite histoire a été composée.

J'étois encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la decouverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, sur-tout pour des François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir au

pinceau un sujet presqu'aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'apperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malsherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais desirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour une autre voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pole. Si je n'eusse pas péri dans ce second voyage, j'aurois pu faire des decouvertes importantes pour les sciences, et utiles à mon pays. M. de Malsherbes se chargea de présenter

mes plans au Gouvernement; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage, que je donne aujourd'hui au Public. On sait ce qu'est devenue la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paroître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talens, mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé, s'est poignardé dans mes bras (1).

---

(1) Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture, et les principes de la perfectibilité humaine nous avoient démontré qu'un peu d'eau puisée dans le creux de la main à la fontaine publique, suffit pour soutenir la vie d'un homme aussi long-temps. Je desire fort que cette expérience soit favorable au progrès des lumières; mais j'avoue que je l'ai trouvée dure.

Tandis que toute ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui de-

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragmens, en particulier Atala, qui n'étoit qu'un épisode des *Natchez*. Atala a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le Public goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe, Il n'y a point d'aventures

---

voit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fongères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive, huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de la Roche-Jacquelin, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes; elle se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes. Elle demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui repond: *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence à tes prières. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que as fait: elle n'a que trop de défenseurs, elle manque de pain.* Et voilà les hommes dont Bonaparte a délivré la France.

dans Atala. C'est une sorte de poëme (1), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amans qui marchent et causent dans la solitude; tout gît dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts, et du calme de la religion. J'ai donné à ce petit ouvrage les formes les plus antiques: il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc.; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce, les Rapshodes chantoient, sous divers titres, les fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée. Je ne dissimule point que j'ai cherché l'extrême simplicité de fonds et de style, la partie descriptive excep-

---

(1) Dans un temps où tout est perverti en littérature, je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point un de ces barbares qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence; et des volumes entiers de prose descriptive, ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

tée ; encore est-il vrai, que dans la description même, il est une manière d'être à-la-fois pompeux et simple. Dire ce que j'ai tenté, n'est pas dire ce que j'ai fait. Depuis long-temps je ne lis plus qu'Homère et la Bible ; heureux si l'on s'en apperçoit, et si j'ai fondu dans les teintes du désert, et dans les sentimens particuliers à mon cœur les couleurs de ces deux grands et éternels modèles du beau et du vrai.

Je dirai encore que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes ; il me semble que c'est une dangereuse erreur, avancée, comme tant d'autres, par M. de Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Enéide. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille :

Ἀ'νδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ ςόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mes fils.

C'est Joseph s'écriant:

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in AEgyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre, et en attendrir les sons. Les muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point comme M. Rousseau, un enthousiaste des Sauvages: et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société, que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, par-tout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. De-là les détails fastidieux de mille romans où l'on décrit jusqu'au bonnet de nuit, et à la robe

de chambre; de-là ces drames infâmes, qui ont succédé au chefs-d'œuvre des Racine. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans Atala, étant faciles à découvrir, et se trouvant résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici, je dirai seulement un mot de mes personnages.

Atala, comme le Philoctète, n'a que trois personnages. On trouvera peut-être dans la femme que j'ai cherché à peindre, un caractère assez nouveau. C'est une chose qu'on n'a pas assez développée, que les contrariétés du cœur humain: elles mériteroient d'autant plus de l'être, qu'elles tiennent à l'antique tradition d'une dégradation originelle, et que conséquemment elles ouvrent des vues profondes sur tout ce qu'il y a de grand et de mystérieux dans l'homme et son histoire.

Chactas, l'amant d'*Atala*, est un Sauvage, qu'on suppose né avec du génie, et qui est plus qu'à moitié civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes

de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné de grands avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration, Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style Indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui jusqu'à présent ont mis le prêtre en action, en ont fait ou un scélérat fanatique, ou une espèce de philosophe. Le *père Aubry* n'est rien de tout cela. C'est un simple chrétien qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin maître*, *de la chair corrompue*, etc. en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère aux yeux de certaines gens, sans toucher au ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire: on en jugera.

Après tout, si l'on examine ce que j'ai fait entrer dans un si petit cadre, si l'on considère

qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages, que je n'aie touchée, pas un bel effet de la nature, pas un beau site de la Nouvelle-France que je n'aie décrit; si l'on observe que j'ai placé auprès du peuple chasseur un tableau complet du peuple agricole, pour montrer les avantages de la vie sociale, sur la vie Sauvage; si l'on fait attention aux difficultés que j'ai dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages, pendant toute une longue peinture de mœurs, et de nombreuses descriptions de paysages; si l'on remarque enfin que dans la catastrophe même, je me suis privé de tout secours, et n'ai tâché de me soutenir, comme les anciens, que par la force du dialogue: ces considérations me mériteront peut-être quelque indulgence de la part du lecteur. Encore une fois, je ne me flatte point d'avoir réussi; mais on doit toujours savoir gré à un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours.

Il me reste une chose à dire; je ne sais par

quel hasard une lettre de moi, adressée au citoyen Fontanes, a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être apperçues; je me suis trompé. Les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre, et on m'a fait l'honneur de m'écrire, à moi personnellement, et à mes amis, des pages de complimens et d'injures. Quoique j'aie été moins étonné des dernières que des premiers, je pensois n'avoir mérité ni les unes, ni les autres. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage: *Génie du Christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal à la révolution et aux philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme, comme sujet de morale et de littérature. Il a

été un temps où les adversaires de cette religion, avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral, peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée sans retour.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de révolution dans le *Génie du christianisme*; et que je n'y parle le plus souvent que d'auteurs morts; quant aux auteurs vivans qui s'y trouvent nommés, ils n'auront pas lieu d'être mécontens: en général, j'ai gardé une mesure, que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre, dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plaint d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté d'observer, que ce n'est pas moi qui ai

employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse. Je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talens, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès-lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin; qu'il soit donc tenu pour effacé ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les beaux talens Mme. de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que peut nous faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Pour dire un dernier mot sur Atala : si, par un dessein de la plus haute politique, le gouvernement François songeoit un jour à redemander le Canada à l'Angleterre, ma description de la Nouvelle-France prendroit un nouvel intérêt. Enfin, le sujet d'Atala n'est pas tout de mon invention ; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV ; il est certain qu'un missionnaire François a fait les choses que j'ai rapportées ; il est certain que j'ai trouvé des Sauvages emportant les os de leurs

aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre; quelques autres circonstances aussi sont véritables; mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.



ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

LA France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendoit depuis la Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses: le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'Est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson; et le Meschacebé (1), qui descen-

---

(1) Vrai nom du Missisipi ou Meschassipi.

dant du nord au midi, s'ensevelit dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akansa, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts; le Temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux indiens: c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature: et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes; on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar,

dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verds, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent, passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Mais qui pourroit peindre les sites du Meschacebé? Depuis son embouchure jusqu'à la jonction de l'Ohio, le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue: leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent, par une progression insensible, monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, grouppés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums,

se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Alors les chaînes de feuillage, les pommes d'or, les grappes empourprées, tout pend en festons sur les ondes. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses roses blanches, il domine tous ces berceaux, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Pour embellir encore ces retraites, l'inépuisable main du Créateur, y fit une multitude d'animaux, dont les jeux et les amours répandent la vie de toutes parts. De l'extrémité des avenues, on apperçoit des ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verds à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en

circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des festons de lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissemens d'ondes, de foibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de verd, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond de ces forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerois en vain de les décrire, à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Hennepin et par l'infortuné La Salle, les premiers François qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Nathez, nation Indienne, dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières, la vengeance, l'amour, et toutes les passions, ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi

ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui par son âge, sa sagesse, sa douceur, et sa science dans les choses de la vie, étoit l'amour et le patriarche des déserts. Il avoit, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusques sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de Louis XIV, il avoit conversé avec tous les grands hommes de ce siècle fameux, avoit assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, c'étoit-là que le Sauvage avoit contemplé la société, à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas y jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur : le vieillard étoit devenu aveugle. Sa fille l'accompagnoit dans la solitude, comme Antigone guidoit les pas d'OEdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Oscian à la tombe de ses pères.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des François, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon, dont il avoit été l'hôte, et desiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en

---

(1) *La voix harmonieuse.*

présenta une occasion favorable. En 1725, un jeune François, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'au Natchez, et demanda à être reçu *guerrir* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans son étrange dessein, l'adopte pour fils et lui donne pour épouse une belle Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des *Sachems* (1) pour commander ce parti, à cause du respect que les peuples des forêts portent à son nom. Les prières, les jeûnes, les veilles commencent. Les jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous, on fait des sacrifices de petun, on brûle des filets de langue d'Orignal, et on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies: on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe: à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune François. Une nuit, à la clarté de la lune, lorsque tous les Sauvages dorment au fond de leurs pirogues, que la flotte indienne fuit devant une légère brise, René,

(1) Vieillards, ou conseillers.

demeure seul éveillé avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de sa pirogue, il parle ainsi au bruit de l'onde, et au milieu de toute la solitude:

RÉCIT.

LES CHASSEURS.

„ C'EST une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait Sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit, sans doute pour ses desseins, a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carriére de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te réposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne: ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement contraire. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble."

„ A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis

(1) Mois de mai.

(2) Neige pour année, 73 ans.

dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon pére le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (1), et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux fois en le défendant. Si j'étois alors descendu dans le pays des ames (2), j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre; mais les esprits en ordonnèrent autrement, et je fus entraîné, par les fuyards, à Saint-Augustin."

„ Dans cette ville, nouvellement batie par les Espagnols, je courois les risques d'être enlevé pour les Mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asyle, et me présenta à une sœur, avec laquelle il vivoit, sans épouse."

„ Ce digne couple prit pour moi les sentimens les plus tendres; on m'éleva avec toutes sortes de soins, et l'on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir trente lunes à Saint-Augustin, je fus tout-à-coup saisi du dégout de la vie sociale; je dépérissois à vue d'œil. Tantôt je demeurois immobile des

(1) Dieu de la guerre.

(2) Les enfers.

heures entières, à contempler la cîme des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'une onde, que je regardois tristement couler: je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon ame étoit toute entière à la solitude. Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert; un matin je me présentai à Lopez, vetu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai à moi-même des noms odieux; je m'accusai d'ingratitude: „ mais enfin, lui dis-je, ô mon „ père, tu le vois toi-même; je meurs, si je ne „ reprends la vie errante de l'Indien." Lopez, frappé d'étonnement, voulut d'abord me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant lui-même en pleurs, et me serrant dans ses bras: Va, „ s'é„ cria-t-il, va, magnanime enfant de la nature! re„ prends cette précieuse indépendance de l'homme, „ que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étois plus „ jeune moi-même, je t'accompagnerois au désert, „ où j'ai aussi de doux souvenirs, et je te remettrois „ dans les bras de ta mère. Quand tu seras dans „ tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol, „ qui te donna l'hospitalité, et rappelle-toi souvent,

„ pour te porter à l'amour de tes semblables, que la „ prèmiere expérience que tu aies faite du cœur hu- „ main, à été en sa faveur." Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avois toujours refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots."

„ Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. On me reconnut pour Natché, à mon vêtement et aux plumes de ma tête. On m'enchaîne donc, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis: „ je m'appelle „ Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont „ enlevé plus de cent chevelures aux héros Musco- „ gulges." — Simaghan me dit: „ Chactas, fils „ d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi; tu seras „ brûlé au grand village." — Je répartis: „ voilà „ qui va bien," et j'entonnai ma chanson de mort."

„ Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois, pendant les premiers jours de notre marche, m'empecher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, ou plutôt son allié, le Siminole, respire la gaîté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, et son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse; et comme les vieux oiseaux du désert, ils

mêlent encore leurs chansons antiques, aux airs nouveaux de leur postérité."

„ Les femmes qui accompagnoient la troupe, témoignoient sur-tout pour ma jeunesse une pitié tendre, et une curiosité aimable. Elles me questionnoient, sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles vouloient savoir si on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, et si les brises m'y balançoient, auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur: elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles, et aux épouses des hommes. Je leur disois:
„ Vous êtes, les grâces du jour, et la nuit vous
„ aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein
„ pour se suspendre à votre mamelle, et à votre
„ bouche; vous savez des parolos magiques, qui
„ endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a
„ dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me
„ reverra plus! Elle m'a dit encore que les vierges
„ étoient des fleurs mystérieuses, qu'on trouve dans
„ les lieux solitaires." Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes: elles me combloient de toute sorte de dons; elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des

(1) Sorte de pâte.

jambons d'ours, des peaux de castors, de coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé."

„ Une nuit, j'étois assis auprès du bûcher de la forêt, causant avec le guerrir commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée, vint s'asseoir en silence à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brilloit à la lueùr du feu sur son sein. Elle étoit régulièrement belle; et l'on remarquoit sur son visage un caractère d'élévation et de force morale, je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres: une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards; son sourire étoit céleste."

„ Je crus que c'étoit la *vierge des dernières amours*; cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble, pui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher: „ Vierge! „ vous êtes digne des premières amours, et vous „ n'êtes pas faite pour les dernières. Les batte- „ mens d'un cœur qui va bientôt s'arrêter, répon- „ droient mal aux battemens du vôtre. Comment „ mêler la mort et la vie? Vous me feriez trop

„ regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux
„ que moi, et que de longs embrassemens unissent
„ la liane et le chêne!"

„ La jeune fille me dit alors: „ Je ne suis point
„ la vierge des dernières amours. Es-tu chrétien?"—
Je répondis que je n'avois point quitté les Geniés de ma cabane. A ces mots, la vierge fit un mouvement involontaire. Elle me dit: „ Je te plains
„ de n'être qu'un méchant idolâtre! Ma mère ma
„ fait chrétienne; je me nomme Atala, fille de Si-
„ maghan, aux bracelets d'or, et chef des guerriers
„ de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla
„ où tu seras brûlé." — En prononçant ces mots,
„ Atala se lève et s'éloigne."

ICI Chactas fut contraint d'interrompre son récit; les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame. Deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries; telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

„ O mon fils! reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse! Hélas! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déja plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler auprès du bûcher.

Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères."

„ Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane d'Alachua. Elle est environnée de côteaux, qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusques dans les nues, des forêts étagées de copalmes, de citroniers, de magnolias et de pins rouges. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre, et un jeune guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. „ Chas-
„ seur, dit-elle au héros Muscogulge; si tu veux
„ poursuivre les chevreuils, je garderai le prison-
„ nier." Le guerrir bondit de joie à cette parole de la fille du chef, et s'élançant du sommet de la colline, il alongea ses pas dans la plaine."

„ Etrange contradiction du cœur de l'homme! moi qui avois tant desiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déja comme le soleil; maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que de me trouver seul ainsi avec Atala. La gardienne de l'homme du désert étoit aussi troublée que son pri-

sonnier ; le silence fermoit notre bouche, les Génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin, la fille du belliqueux Simaghan, faisant un effort, dit ceci : „ Guerrier, vous êtes retenu bien foiblement ; „ vous pouvez aisément vous échapper." — A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : „ Foiblement retenu, ô femme !" Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens, puis elle dit : „ Sauvez-vous." — Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. „ Reprenez-la, reprenez-la ! m'écriai-je." — Vous „ êtes „ un insensé, dit Atala, d'une voix émue ; malheureux ! ne sais tu pas que tu seras brûlé ? Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un „ redoutable Sachem ?" — „ Il fut un tems, répliquai-je avec des larmes, que j'étois aussi porté „ dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon père avoit aussi une belle hutte, et ses „ chevreuils buvoient les eaux de mille torrens ; mais „ j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serai „ plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur „ mon corps, pour le garantir des mouches ; le „ corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne."

„ Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes firent le bruit des grandes eaux, en tombant dans la fontaine — Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur

„ parloit

„ parloit comme le mien! Le désert n'est-il pas li-
„ bre? Les forêts n'ont-elles point dans les replis de
„ leur robe verdoyante, des abris où nous cacher?
„ Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses
„ aux enfans des cabanes? O fille plus belle que le
„ premier songe de l'époux! ô ma bien-aimée! ose
„ suivre mes pas dans la solitude." Telles furent
mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre:
„ Mon jeune ami, vous avez appris le langage des
„ blancs, il est aisé de tromper une Indienne.—
„ Quoi m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune
„ ami!" Ah! si un pauvre esclave... „—Eh bien!
„ dit-elle, en se penchant sur moi, un pauvre escla-
„ ve..."—Je repris avec ardeur: „ Qu'un seul bai-
„ ser l'assure de ta foi!"—Atala écouta ma prière:
comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate, dans l'escarpement de la montagne; ainsi je demeurai suspendu aux lèvres de ma bien aimée."

„ Hélas! mon cher fils, l'excès du bonheur touche de près à l'infortune: qui eût pensé que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour, seroit celui qu'elle choisiroit pour m'enfoncer le poignard dans le sein? Cheveux blancs du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles! „ Beau prisonnier, j'ai
„ follement cédé à ton desir mais où nous conduira
„ cette passion naissante? ma religion me sépare de
„ toi pour toujours.... O ma mère! qu'as-tu fait?.."

Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sais quel fatal secret prêt à échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans un désespoir d'autant plus profond, que mon espérance avoit été plus vive. „ Eh „ bien! m'écriai-je, je serai aussi cruel que vous; „ je ne fuirai point. Vous me verrez dans le cadre „ de feu; vous entendrez les gémissemens de ma „ chair, et vous serez pleine de joie." — Atala saisit mes mains entre les deux siennes. „ Pauvre jeu- „ ne idolâtre", s'écria-t-elle, „ tu me fais réellement „ pitié! tu veux donc que je pleure de tout mon cœur? „ Quel dommage que je ne puisse m'enfuir avec toi! „ Malheureux a été le ventre de ta mère, ô Atala! „ Que ne te jettes-tu au crocodile de la fontaine!"

„ Dans ce moment, les crocodiles aux approches du coucher du soleil, commençoient à rugir d'une manière effroyable. Atala me dit: „ Quittons cette „ grotte noire," ce qui fut fait ainsi. J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux, qui formoient des golfes de verdures, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout ètoit calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert. La grue des savanes crioit debout sur son nid; les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement de cavales siminoles."

„ Notre promenade fut presque muette: je marchois aux côtés d'Atala; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous

versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée ; un sein tour-à-tour palpitant, tour-a-tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala, doucement répétés par intervalles... Oh ! première promenade de l'amour, faite avec Atala dans le désert ! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !"

„ Qu'ils sont incompréhensibles les cœurs agités par les passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées. Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance ; et loin de pouvoir rien faire pour moi-même, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture."

„ Ce fut donc bien vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Dans l'égarement de ma raison, je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me renchaîner au pied de

mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, m'espérant convaincre une autrefois."

„ Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une délicieuse vallée, non loin de Cuscowilla, càpitale des Siminojes. Ces Indiens unis aux Muscogulges, forment avec eux la fameuse confédération des Creeks. la fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche alterée d'errer avec moi dans toute la forèt. La nuit étoit délectable. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue, toute embaumée de la senteur des pins et de la foible odeur d'ambre, qu'exaloient les crocodiles, couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle, flottoit sur la cîme indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais qu'elle harmonie lointaine, qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude, soupiroit dans toute l'étendue du désert."

„ Nous apperçûmes à travers les arbres un jeune homme qui portant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'étoit un amant, allant s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vïerge éteignoit le flambeau, elle acceptoit un époux;

si elle se voiloit sans l'éteindre, elle rejetoit les vœux offerts. Le guerrier en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

„ Je devancerai les pas du jour sur le sommet
„ des montagnes, pour surprendre ma colombe so-
„ litaire sur le rameau de la forêt."

„ J'ai attaché à son cou un collier de porcelaines
„ (1) ; on y voit trois grains rouges pour mon a-
„ mour, trois violets pour mes craintes, trois bleus
„ pour mes espérances."

„ Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure
„ légère d'un champ de riz : sa bouche est un co-
„ quillage rose, garni de perles ; ses deux seins sont
„ comme deux petits chevreaux sans tache, nés au
„ même jour d'une seule mère."

„ Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse sa
„ bouche verser sur lui une ombre voluptueuse ! Je
„ fertiliserai son sein. L'espoir de la patrie pendra
„ à sa mamelle féconde, et je fumerai mon calumet
„ de paix sur le berceau de mon fils."

„ Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour sur
„ le sommet des montagnes, pour surprendre ma co-
„ lombe solitaire sur le rameau de la forêt !"

---

(1) *Sorte de coquillages.*

„ Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala: nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limite à deux nations dans la solitude. On l'avoit placé au bord du chemin public, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles, qui desirant les douceurs de la maternité, cherchoient en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère, qui déposa une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur la tombe et en arrosa la terre de son lait. Ensuite elle s'assit sur le gazon humide, et se prit à parler à son enfant d'une voix attendrie. Elle disoit:

„ Pourquoi te pleurois-je dans ton berceau de ter-
„ re, ô mon nouveau-né! Quand le petit oiseau de-
„ vient grand, il faut qu'il cherche sa nourriture,
„ et il trouve dans le désert bien des graines amères.
„ Du moins tu as ignoré les pleurs; du moins ton
„ cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des
„ hommes. Le bouton qui sèche dans son enve-
„ loppe, passe avec tous ses parfums, comme toi, ô

„ mon fils ! avec toute ton innocence. Heureux ceux
„ qui meurent au berceau ! ils n'ont connu que les
„ baisers et les souris d'une mère."

„ Déja subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, que la nuit dans ces solitudes enchantées, sembloient nous poursuivre, pour nous confondre. J'emportai Atala dans mes bras au fond de toutes les forêts, et je lui dis des choses, que je chercherois en vain à présent sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glaces, et les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour, réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence et la mélancolie planent sur les huttes des Sauvages."

„ Qui pouvoit sauver Atala ; qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens : elle se précipita sur la terre, et pronança une fervente oraison, adressée à sa mére et à la reine des vierges. C'est de ce moment, René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons deux infortunés ; de cette religion, qui opposant sa seule puissance au torrent débordé des passions, suffit pour vaincre le penchant le plus fougueux, lorsque tout le favorise, et le se-

cret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu, à travers la cîme des bois, ses vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux: plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui; j'en fus affligé, car je prévis qu'Atala avoit peu de temps à passer sur la terre."

„ Cependant elle versa une si grande quantité de larmes, elle se montra si malheureuse: que j'allois peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Une hache lancée avec force, passe, en sifflant, contre mon visage, et quatre hommes armés se précipitent sur moi; nous avions été découverts, et le chef de guerre avoit donné ordre de nous poursuivre."

„ Atala qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée, dedaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et elle se rendit auprès de son père."

„ Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gar-

des on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous appercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué (1). "

„ Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en etoit fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne au conseil de s'assembler. "

„ Tu connois, mon fils, les tourmens que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatiguable, étoient parvenus, dans plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquoit les Sachems; on me conduisit au lieu des délibérations. "

„ Non loin d'Apalachucla, s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté:

---

(1) *Instrument des Sauvages.*

elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon en forme d'éventail à jour.

„ Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en superbe manteau de castors, se rangent sur des espèces de gradins, faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au millieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à moitié coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes, couvertes d'une draperie ondoyante de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le pennache sur la tête, les mains et la poitrine teintes de sang, prennent la gauche des pères de la patrie. "

„ Au pied de la colonne centrale, brûle le feu sacré du conseil. Le premier jongleur environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil extraordinaire et pompeux."

„ J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le con-

seil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire."

„ Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève il parle ainsi:

„ Mon père le Mico, Sachems, matrones, guer-
„ riers des quatre tribus de l'aigle, du castor, du
„ serpent et de la tortue, ne changeons rien aux
„ mœurs de nos aïeux; brûlons le prisonnier, et
„ n'amollissons point nos courages. C'est une coutu-
„ me des blancs qu'on vous propose, elle ne peut
„ être que pernicieuse. Donnez un collier rouge, qui
„ contienne mes paroles."

„ J'ai dit."

„ Et il jette un collier rouge dans l'assemblée."

„ Une matrone se lève, et dit:

„ Mon père l'aigle, vous avez l'esprit d'un re-
„ nard, et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux
„ éclaircir entre vous et moi la chaîne d'amitié, et
„ nous planterons l'arbre de paix. Mais changeons
„ les coutumes de nos aïeux, en ce qu'elles ont de
„ funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos
„ champs et n'entendons plus les cris du prisonnier
„ qui troublent le sein des mères."

„ J'ai dit."

„ Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage; comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon; comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite; comme un grand troupeau de cerfs,

brame au fond d'une forêt; ainsi s'agitoit et murmuroît le conseil. Des sachems, der guerriers, des matrones parlent tour-à-tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions sont partagées, le censeil va se dissoudre. Mais enfin l'usage antique l'emporte, et l'on décide que je serai brûlé, avec les tourmens accoutumés."

„ Une circonstance vint retarder mon supplice; la *fête des morts*, ou *le festin des âmes* approchoit. Il est d'usgage qu'on ne fasse mourir aucun prisonnier pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère, et sans doute les Sachèms éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus."

„ Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célèbrer le festin des âmes. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté dans le désert. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit tous ces squelètes, par ordre et par famille, aux parois des murs de *la salle commune des aïeux*. Les vents (on avoit choisi le moment d'une tempête); les vents, les forêts, les cataractes mugissoient au-dehors, tandis que les vieillards des diverses nations, concluoient entre eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères."

„ On cèlèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'ar-

racher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nuds s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent, elles se penchent, et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent, on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Kitchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme, et la belle Atahensie la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouitsaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit; Massou sauvé seul dans son carot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des ames, par les douces chansons de son époux."

„ Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture. Sur le bord de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique:

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

c'étoit-là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelque débris sacré, et jusqu'aux petits enfans sont chargés des grands os de leurs péres. Cette procession solemnelle arrive à la tombe. On y descend les reliques; on les y ètend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et du sommeil."

„ Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes, qui m'avoient témoigné tant de bonté, et un intérêt si tendre, demandoient à présent mon supplice à grands cris, et des vieillards étrangers, des nations entières, retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme de vingt ans, souffrir des tourmens épouvantables."

„ Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé *le bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces anciens monumens, qui ont appartenu à un peuple, maintenant inconnu dans le désert. Au centre de ce bois, s'ètendoit une vaste arêne, oû l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduisit en triomphe; tout se prépare pour ma mort: on plante le porteau d'Aresquoui; les pins, les ormes, les cyprès antiques tombent sous la coignée; le bûcher s'élève, les spectateurs

bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres; chacun invente un supplice; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes: je commence ma chanson de mort.

„ Je ne crains point les tourmens, je suis brave, „ ô Muscogulges, je vous méprise plus que des „ femmes. Mon père, le fameux Outalissi, fils de „ Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux „ guerriers; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur."

„ Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis: „ frère, je te remercie."

„ Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil; on consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêt au lever de l'aurore, on ne quitta point le bois du sang; on alluma de grands feux, et l'on commença des festins et des danses."

„ Cependant on m'avoit étendu sur le dos; des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes; et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'alonge, les chants

et les danses cessent par degré, les feux s'éteignent ou ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages errans : tout s'endort. A mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt."

„ C'étoit l'heure où une jeune Indienne, qui ne vient que d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit; car elle a cru entendre les cris de son premier né, qui lui demande la douce nourriture : les yeux attachés au ciel, où la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma triste destinée; Atala me sembloit un monſtre d'ingratitude. Moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter !... m'abandonner au moment du supplice !.... Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourois avec joie pour elle."

„ Il est dans les extrêmes plaisirs je ne sais quel aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de nous hâter de jouir de ce court instant : dans les grandes douleurs, au contraire, il y a je ne sais de quoi de pesant qui nous endort; des yeux fatigués par les larmes, cherchant naturellement à se fermer et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil, que goûtent quelque fois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes entraves, et je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lors-

qu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers."

„ Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la pâle clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit alors entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit, mais il paroissoit impossible de la rompre, sans toucher un guerrier qui la couvroit tout entière de son corps. Atala y porte la main; le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant; Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit que c'est l'Esprit des ruines; il se recouche épouvanté, en fermant les yeux, et en invoquant son Manitou: le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice. Mais combien de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis dans l'ombre; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, des feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux: nous précipitons notre course."

„ Quand l'aurore sortit de l'Orient, nous étions

déja loin dans le désert. Grand Esprit! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille Simaghan: „ Les hommes sont bien peu de choses; mais quand „ les génies les visitent, alors il ne sont rien du „ tout. Vous êtes un génie, vous m'avez visité, „ et je ne puis parler devant vous." — Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique: „ Il faut „ bien, dit-elle, que je vous suive, puisque vous „ ne voulez pas fuir sans moi. Vous êtes une vigne „ d'éspérance. Cette nuit, j'ai séduit le jongleur „ par des présens, j'ai enivré vos bourreaux avec „ de l'essence de feu (1), et j'ai dû hasarder ma „ vie pour vous, puisque vous aviéz donné la „ vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle, „ avec un accent qui m'effraya. le sacrifice sera ré- „ ciproque."

„ Atala me remit des armes qu'elle avoit apportées, ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. „ C'est un baume, lui dis-je, que tu répands sur ma plaie." — „ Je crains plutôt que „ ce ne soit un poison, répondit-elle; il sort du „ cœur." Elle déchira un des voiles de son

---

(1) De l'eau-de-vie.

sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux."

„ L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées; et s'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que nous aurions tourné nos pas vers le Meschacebé: mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des chênes.

„ Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance; le désert derouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir dans ces bois sauvages? Souvent en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chênes."

Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nud. Elle me broda des mocassines (2) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une

(1) Le Nord.
(2) Chaussure indienne.

couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea ; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté."

,, Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires."

,, Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses de cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert sont couverts d'une espèce de mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous appercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée, revètue de cette espèce de draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses long voiles. La chène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier Européen auroit brode des insectes et des oiseaux éclatans.

, C'étoit dans ces merveilleuses hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous reposions à midi, lorsque les vents

descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien, bâti sur ses branches, alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis dans ses abris; que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice; jamais les sept merveilles de l'ancien monde, n'ont approché de ce monument du désert Americain."

„ Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule élastique, plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses, appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise unie. Le noyer noir, le sumach, l'érable, fournissoient le vin à notre table solitaire. Quelquefois j'allois chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus; comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, ou comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie."

„ Hélas! je découvris bientôt que je m'étois

trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions dans le désert, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel, avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit sur-tout, étoit je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée cachée au fond de son ame, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même but. Que de fois elle m'a dit du ton le plus passionné: „ ô mon jeune amant! je t'aime comme
„ l'ombre des bois au milieu du jour! tu es beau
„ comme le désert avec toutes ses fleurs et tou-
„ tes ses brises. Si je me penche sur toi, je fré-
„ mis; si ma main tombe par hasard sur la tienne,
„ il me semble que je vais mourir. L'autre jour
„ le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis
„ que tu te délassois sur mon sein; je crus sentir
„ le léger toucher des esprits invisibles. Oui, j'ai
„ vu les chevrettes de la montagne d'Occone; j'ai
„ entendu les propos des hommes rassasiés du jour;
„ la douceur des petits chevreaux, et la sagesse des
„ vieillards, sont moins plaisantes et moins fortes
„ que tes paroles. Eh bien! pauvre Chactas,
„ je ne serai jamais ton épouse!"

„ Les perpétuelles contradictions de l'amour et de

la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme, un foible empire. Pleine de passions, elle étoit pleine de puissance: il falloit ou l'adorer, ou la haïr."

„ Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Ténase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Quand cela fut fait, je m'embarquai avec Atala, et nous nous laissâmes entraîner au cours du fleuve."

„ Le village abandonné de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses cabanes en ruines, se montroit à notre gauche au détour d'un promontoire; à droite nous laissions la vallée de Kéow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous portoit, couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on appercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc, et immobile

sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts."

„ Atala et moi nous joignions notre silence de cette scène du monde primitif, quand tout-à-coup la fille de l'exil, fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantoit la patrie absente.

„ Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
„ des fètes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux
„ festins de leurs pères!"

„ Si le geai bleu du Meschacebé disoit à la
„ Nonpareille des Florides, pourquoi vous plaignez-
„ vous si tristement? n'avez-vous pas ici de belles
„ eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de
„ pâtures comme dans vos forêts? Oui, répondroit
„ la Nonpareille fugitive; mais mon nid est dans le
„ jasmin, qui me l'apportera? et le soleil de ma sa-
„ vane, l'avez-vous?"

„ Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
„ des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
„ qu'aux festins de leurs pères!"

„ Après les heures d'une marche pénible, le voya-
„ geur s'assied tristement; il contemple autour de lui
„ les toits des hommes: le voyageur n'a pas un
„ lieu où reposer sa tête! Le voyageur frappe à

„ la cabane, il met son arc derrière la porte, il „ démande l'hospitalité : le maître fait un geste de „ la main : le voyageur reprend son arc, et retour- „ ne au désert ! ”

„ Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée „ des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis „ qu'aux festins de leurs pères ! ”

„ Merveilleuses histoires racontées autour du „ foyer ! tendres épanchemens du cœur ! longues ha- „ bitudes d'aimer si nécessaires à la vie ! vous avez „ rempli les journées de ceux qui n'ont point quit- „ té leur pays natal ; leurs tombeaux sont dans leur „ patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de „ leurs amis, et les charmes de la religion ! ”

„ Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des „ fêtes de l'etranger, et qui ne se sont assis qu'aux „ festins de leurs pères ! ”

„ Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur l'onde ; en deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un foible écho, qui les reporta à un second plus foible, et celui-ci à une troisième, plus foible encore : on eût dit que les ames de deux amans, jadis infortunés comme nous, atti-

rées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne."

„ Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes (car le malheur augmente les puissances de l'ame), redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir appaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, et si je ne voyois des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigues, brûlant de desir, et songeant que j'étois peut-être perdu sans retour dans ces forêts; cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras; cent fois je lui proposai de bâtir une hutte dans ces déserts, et de nous y ensevelir emsemble. Mais elle me resista toujours par des motifs de vertu.
„ Songe, me disoit-elle, mon jeune ami, qu'un
„ guerrier se doit à sa patrie; qu'est-ce qu'une
„ foible femme auprès des devoirs que tu as à rem-
„ plir? prends courage, fils d'Outalissi; ne murmure
„ point contre ta destinée: le cœur de l'homme est
„ comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit une
„ onde pure, dans les temps de sérénité; tantôt
„ s'enfle d'une eau bourbeuse, quand le ciel a
„ troublé les eaux. L'éponge a-t-elle le droit

„ de dire: *Je croyois qu'il n'y eût jamais eu d'ora-
„ ges, et que le soleil n'eût jamais été brûlant?*"

O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages! Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, ce n'est que les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes exposés à tomber entre les mains de quelques Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes sauvages, trouvant difficilement une chetive nourriture, perdus dans des montagnes inhabitées, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas; les maux d'Atala et les miens sembloient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

„ C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes; la *lune de feu* avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones Indienes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, pour goûter la fraicheur au milieu du jour; le ciel comcommença de se couvrir. Toutes les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts muettes demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi antiques que le monde, en firent sortir des bruits sublimes: craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hatâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt."

„ Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte noire de smilax, et parmi de ceps de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol humide murmuroit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, et d'énormes chauve-souris, nous aveugloient; les serpens à sonnette bruissoient de toutes parts; et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venoient cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs mugissemens."

„ Cependant l'obscurité rédouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout-à-coup la nue se déchire, et l'éclair, bondissant d'angle en angle, trace un rapide lozange de feu. A l'Instant un vent impétueux sorti du couchant, brouille en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, vous appercevez de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie, et semble vouloir rentrer dans les entrailles de la terre. Quel affreux et magnifique spectacle! La foudre allume en divers lieux les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure des flammes; des colonnes d'étincelles et de fumées assiègent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrâsement. Les détonations de l'orage et de l'incen-

dîe, le fracas des vents, les gemissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel, des forêts et des montagnes, assourdissent le désert."

„ Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Au pied du bouleau sous lequel nous étions retirés, je lui fis un rempart de mon corps; je parvins quelque temps à la garantir des torrens de pluie, qui fondoient sur nous par toutes les feuilles abattues des arbres. Assis dans l'eau contre le tronc de l'arbre, tenant la vierge sur mes genoux, et réchauffant ses beaux pieds nuds entre mes mains amoureuses, j'étois plus heureux dans cet affreux moment qu'une nouvelle épouse, qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein."

„ Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein découvert. „ Orage du „ cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre „ pluie?" Puis embrassant étroitement mon amante: — „ Atala, lui dis-je, vous me cachez quelque „ chose: ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté! cela „ fait tant de bien, quand un ami, regarde dans „ notre ame! Raconte-mois cet autre secret de la „ douleur que tu renfermes en toi. Ah! je le vois,

„ tu pleures ta patrie!" — Elle me répondit aussi-tôt: — „ Enfant des hommes, comment pleure-„ rois-je ma patrie, puisque mon père n'étoit pas „ de la terre des palmiers?" — Comment, répartis-je, avec un profond étonnement: „ vos pères „ n'étoient point du pays des palmiers! Quel est „ donc celui qui vous a mise sur cette terre de „ larmes? Répondez." Atala dit ces paroles:

— „Avant que ma mère eût apporté en mariage „ au guerrier Simaghan, trente cavales, vingt buf-„ fles, cent mesures d'huile de glands, cinquante „ peaux de castors, et beaucoup d'autres riches-„ ses, elle avoit connu un homme de la chair blan-„ che. Or, la mère de ma mère lui jeta de l'eau „ au visage, et la contraignit d'épouser le magnani-„ me Simaghan, tout semblable à un roi, et honoré „ des peuples comme un génie. Mais ma mère dit „ à son nouvel époux: „ Mon ventre a conçu, „ tuez-moi." Simaghan lui répondit: „ Le grand „ Esprit me garde d'une si mauvaise action! je ne „ vous mutilerai point, je ne vous couperai point, „ le nez ni les oreilles, parce que vous avez été „ sincère, et que vous n'avez point trompé ma cou-„ che. Le fruit de vos entrailles sera mon fruit, „ et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oi-„ seau de rizière, lorsque la treizième lune aura „ brillé: „ En ce temps-là, je brisai le sein de „ ma mère, et je commençai à croître, fière com-

„ me une Espagnole et comme une Sauvage. Ma „ mère me fit chrétienne, comme elle-méme et com- „ me mon père. Ensuite le chagrin d'amour vint „ la chercher, et elle descendit dans la petite cave „ garnie de peaux, d'où l'on ne sort jamais."

„ Telle fut l'histoire d'Atala. „ Et quel étoit „ donc ton père, pauvre orpheline du désert? lui „ dis-je. Comment les hommes l'appeloient-ils sur „ la terre, et quel nom portoit il parmi les génies? — „ Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père, dit „ Atala ; je sais seulement qu'il vivoit avec une „ sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours été fidé- „ le à ma mère : Philippe étoit son nom parmi les „ anges, et les hommes le nommoient Lopez."

„ A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude ; le bruit de mes transports se mêla au fracas des tonnerres. Serrant Atala sur mon cœur, comme si je l'eusse voulu étouffer, je m'écriai avec des sanglots interrompus. „ O ma sœur! ô fille de „ mon bienfaiteur! „ Atala effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux, qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie."

„ C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle, qui venois nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Tous les combats d'Atala alloient devenir inutiles. En vain je la sentis porter

une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire: déja je l'avois saisie, déja je m'etois enivré de son souffle, déja j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenois mon épouse dans mes bras, au milieu des déserts, en présence de l'Eternel: pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages! Superbes forêts, qui agitiez toutes vos lianes et tous vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche! Pins embràsés, qui formiez les flambeaux de notre hymen! Fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs, la felicité d'un homme!"

„ Atala n'offroit plus qu'une foible résistance à mes caresses, je touchois au moment du bonheur; quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de tonnerre, sillonne l'épaisseur des ombres, et remplit toute la forét de soufre et de lumière. O surprise! ... dans le silence qui succéde à ce grand déchirement, nous entendons le son d'une cloche! Atala pousse un cri, et par un subit effort, échappe à mes bras. Tous deux interdits nous prêtons l'oreille à ce bruit si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lontain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il pousse des hurlemens de joie à nos pieds: un vieux solitaire, portant une petite

petite lanterne, le suit à travers les ombres de la forêt. „ La Providence soit bénie! s'écria-t-il, aus-
„ sitôt qu'il nous apperçut. Il y a bien long-temps
„ que je vous cherche, nous sonnons ordinairement
„ la cloche de la mission pendant la nuit, et dans
„ les tempêtes, pour appeler les voyageurs; et à
„ l'exemple de nos frères des Alpes et du Liban,
„ nous avons appris à notre chien à découvrir les
„ pauvres étrangers égarés dans ces solitudes. Il
„ vous a senti dès le commencement de l'orage, il
„ m'a conduit ici. Bon Dieu! comme ils sont jeu-
„ nes! Pauvres enfans! comme ils ont dû souffrir
„ dans le désert! Allons! j'ai apporté une peau d'ours,
„ ce sera pour cette jeune femme: voici un peu de
„ vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué
„ dans toutes ses œuvres! sa miséricorde est bien
„ grande et sa bonté est infinie."

Atala étoit déja aux pieds du religieux: „ Chef
„ de la prière, lui disoit-elle, je suis chrétien-
„ ne; c'est le ciel qui t'envoie ici pour me sau-
„ ver." — Pour moi, je comprenois à peine l'hermite; cette charité me sembloit si fort au-dessus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne, que tenoit le religieux, j'entrevoyois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau, et à moitié brûlés par la foudre; ses pieds nuds, ses mains et son visage etoient ensanglantés par les ronces. „ Vieillard, m'écriai-je enfin, quel cœur

„ as-tu donc? Toi qui n'as pas craint d'être frappé
„ de la foudre! — Craindre! répartit le père,
„ avec une sorte de chaleur; craindre, lorsqu'il y
„ a des hommes en péril, et que je leur puis être
„ utile! je serois donc un bien indigne serviteur de
„ Jésus-Christ! — Mais sais tu, lui dis-je, que
„ je ne suis pas chrétien! — Jeune homme, ré-
„ pondit l'hermite, vous ai-je demandé votre reli-
„ gion? Jésus-Christ a-t-il dit: mon sang lavera ce-
„ lui-ci, et non celui-là? Il est mort pour le juif et
„ le gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que
„ des frères et des infortunés. Ce que je fais ici
„ pour vous, est fort peu de chose, et vous trouve-
„ riez ailleurs bien d'autres secours; mais la gloire
„ n'en doit point retomber sur les prêtres. Que
„ sommes-nous, foibles solitaires, sinon de grossiers
„ instrumens d'une œuvre céleste! et cependant
„ quel seroit le soldat assez lâche pour reculer,
„ lorsque son chef, la croix à la main, et le front
„ couronné d'épines, marche devant lui au secours
„ des hommes?"

„ Ces paroles saisirent tout mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux.
„ Mes chers néophytes, dit le missionnaire, je gou-
„ verne dans ces forêts un petit troupeau de vos
„ frères Sauvages. Ma grotte est assez près d'ici
„ dans la montagne; venez vous rechauffer chez
„ moi, vous n'y trouverez pas les commodités de

„ la vie, mais vous y aurez un abri; et il faut „ encore en remercier la bonté divine, car il y a „ bien des hommes qui en manquent." —

Les Laboureurs.

„ Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale pour ainsi dire de leur cœur et de leur pensée. À mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'appaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je donnois la main à Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou, et il tenoit un bâton blanc dans la main droite. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas ces traits morts et effacés de l'homme né sans passion. On voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cicatrices des passions étouffées par les vertus, et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit de-

bout et immobile, ses yeux modestement baissés, son nez aquilin, sa longue barbe, avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe, par leur direction naturelle vers la terre. Quiconque a vu comme moi le père Aubry, cheminant seul avec son bâton et son breviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre."

„ Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lières et les giraumonds humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre, qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens."

„ L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant formé un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable."

„ Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher, à la porte de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandoit une vue immense sur le désert. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient; les feux de l'incendie

allumé dans les forêts par la Foudre, brilloient encora dans le lointain. Au pied de la montagne un bois de pins tout entier étoit renversé dans la vase, et les fleuves rouloient pêle-mêle, les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons noyés, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des ondes."

„ Ce fut à la vue de cette scène imposante, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien en fut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe. „ Ma fille, dit-il
„ à Atala; il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour
„ la gloire duquel vous avez déja fait tant de cho-
„ ses: il vous rendra le repos. Voyez fumer ces
„ forêts, sécher ces torrens, se dissiper ces nuages;
„ croyez-vouz que celui qui peut calmer nne telle
„ tempête, ne pourra pas appaiser les troubles du
„ cœur de l'homme? Si vous n'avez pas de meilleure
„ retraite, ma chére fille, je vous offre une cabane
„ parmi le troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler
„ à Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous
„ le donnerai pour époux quand il sera digne de
„ l'être. "

A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie, mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité; ce fut alors que je m'apperçus qu'il avoit les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. „ Les barbares! s'écria-t-elle. —

„ Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, „ qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon „ divin Maitre? Si les Indiens idolâtres m'ont affligé, „ ce sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera un „ jour. Je les chéris même davantage, en propor- „ tion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu res- „ ter dans ma patrie, ou j'étois retourné, et où une „ illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contem- „ pler ces foibles marques de mon apostolat. Et „ quelle récompense plus glorieuse pouvois-je rece- „ voir de mes travaux, que d'avoir obtenu du chef „ de notre religion, la permission de célébrer le di- „ vin sacrifice, avec ces mains mutilées? Il ne me „ restoit plus, après un tel honneur, qu'a m'en ren- „ dre digne, et à revenir dans ces déserts, consu- „ mer le reste de ma vie au service de mon Dieu. „ Il y a bientôt trente années que j'habite cette soli- „ tude, et il y en aura demain vingt-deux, que je „ suis établi dans ce rocher. Quand j'arrivai dans „ ces lieux, je n'y trouvai que quelques familles „ vagabondes, dont les mœurs étoient féroces et la „ vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la pa- „ role de paix, et leurs mœurs se sont graduellement „ adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés dans une „ petite société chrétienne, au bas de cette montagne. „ J'ai taché, en les instruisant dans la voie du sa- „ lut, de leur enseigner les premiers arts de la vie; „ mais sans les porter trop loin, et en retenant ces „ honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le

„ bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par
„ ma présence, je me suis retiré dans cette grotte,
„ où ils viennent me consulter. C'est ici que loin
„ des hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de
„ ces solitudes, et que je me prépare à la mort,
„ que m'annoncent mes vieux jours."

„ En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes, qui séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues."

„ Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux, et dans les mouvemens de la vierge; elle regardoit le père Aubry, et avoit l'air de vouloir lui communiquer un secret; quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit: elle cherchoit le Solitaire; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, trouvant du plaisir à

voir les forêts balancer leurs cîmes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur, fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude !"

„ Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai toute humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. Dans ma croyance indienne, j'espérois que l'ame de quelque enfant mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma maîtresse. Je cherchai ensuite mon hôte, je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, le chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la petite mission, tandis qu'Atala reposoit encore: j'acceptai son offre avec joie, et nous nous mîmes en route à l'instant."

„ En descendant la montagne, j'apperçus des chênes où les génies sembloient avoir dessiné des traits mystérieux. Le Solitaire me dit que c'étoit des vers d'un ancien poëte appelé Homère, qu'il s'étoit amusé à graver sur ces ecorces, et quelques sentences d'un poëte bien plus vieux encore, nommé Salomon.

Il y avoit, je ne sais quelle antique et mystérieuse harmonie entre cette sagesse des tems, ces vers rongés de mousse, ce Solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes, qui au fond d'un désert, lui servoient de livres."

Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un gros roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument: „ il durera encore plus que moi, me „ répondit le père, et aura toujours plus de valeur „ que le peu de bien j'ai fait. "

„ Delà, nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux: c'étoit un pont naturel, comme celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays! imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à imiter les ouvrages des hommes. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'un autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers."

„ Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes au milieu d'une autre merveille; car nous marchions d'enchantement en enchantement; c'etoit le cimetière des indiens de la mission, ou *les bocages de la mort*. L'hermite leur avoit permis d'ensevelir leurs morts à leur manière; il avoit seulement

sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un petit bocage, qui varioit selon le goût et le cœur de ceux qui l'avoit planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages, et on l'appeloit *le ruisseau de la paix*. Ce riant asyle des ames étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornoient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins, dont les colonnes rouges, marbrées de vert, formoient un magnifique péristile à ce temple de la mort. Dans ce bois régnoit sans cesse un bruit solemnel, comme le mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église chrétienne ; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux, qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle. "

„ En sortant de ce bois, nous découvrîmes le petit village de la Mission, situé au bord d'un lac charmant, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verds, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude. Aussitôt

---

(1) Apparement que le père Aubry avoit fait comme les Jésuites à la Chine, qui laissoient les Chinois enterrer leurs parens dans leurs jardins.

que les Indiens apperçurent leur vieux pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux, et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient respectueusement sa robe ; les autres aidoient ses pas chancelans ; les mères élevoient leurs petits enfans dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes paternelles. Il s'informoit, en marchant, de ce qui se passoit au village : il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là ; il parloit des moissons à recueillir, des enfans à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours."

„ Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit-là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : „ Mes chers
„ néophytes, dit-il, en se tournant vers la foule,
„ il vous est arrivé un frère et une sœur ; et pour
„ surcroît de bonheur, je vois que la divine providen-
„ ce a épargné hier vos moissons : voilà deux gran-
„ des raisons de la remercier. Offrons-lui donc le
„ divin sacrifice, et que chacun y apporte un recueil-
„ lement profond, une foi vive, une reconnois-
„ sance infinie, et un cœur humilié. "

„ Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers, qu'il avoit apportée avec lui ; les vases sacrés sont tirés d'un petit tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une

grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes, et le mystère commence au milieu du désert. "

„ L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude; les ondes répétoient les feux colorés du ciel, et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînoient sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'acomplît; et que Dieu ne descendît sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur. "

„ Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village, où j'admirai de nouveau les miracles de ta religion. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature: au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un printemps remplaçoit l'arbre de dix siècles. Par-tout on voyoit les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans

les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, alloient mesurant le désert, et des arbitres établissoient les premières propriétés. L'oiseau cédoit son nid; le repaire de la bête feroce se changeoit en une cabane. On entendoit gronder des forges, et les coups de la coignée faisoient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui alloient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servoient d'asyle.

„ J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, que j'y mêlois sans cesse, et par les rêves de félicité, dont je berçois tout mon cœur. J'admirois le triomphe du christianisme sur la vie sauvage, je voyois l'homme se civilisant à la voix de la religion; j'assistois comme aux noces primitives de l'homme et de la terre: l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre, l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidèlement les moissons, les enfans et les cendres de l'homme. "

„ Cependant on apporta un enfant au missionnaire qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nupiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin nouveau de la solitude. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le

livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux, suivoit de rocher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri, ces antiques migrations des premières familles des hommes, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançoit à travers le monde désert, en suivant le soleil qui marchoit devant lui. "

„ Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernoit ses enfans ; il me répondit avec une grande complaisance : „ Je ne leur ai donné aucune „ loi ; je leur ai seulement enseigné à s'aimer, à „ prier Dieu, et espérer dans une meilleure vie : „ toutes les loix du monde sont là-dedans. Vous „ voyez au milieu du village une cabane plus grande „ que les autres ; elle sert de chapelle dans la sai- „ son de pluies. On s'y assemble soir et matin pour „ louer le Seigneur, et quand je suis absent, c'est „ un ancien qui fait la prière, car la vieillesse est, „ comme la maternité, une espèce de sacerdoce de „ la nature. Ensuite on va travailler dans les champs, „ et quoique les propriétés soient divisées, afin d'ap- „ prendre l'économie sociale, les moissons sont dé- „ posées dans des greniers communs, pour maintenir „ la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent „ avec égalité le produit du labeur, selon le besoin „ des familles. Ajoutez à cela des cérémonies reli- „ gieuses et beaucoup de cantiques, la croix où j'ai „ célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je pré-

„ che dans les bons jours, nos tombeaux tout prés
„ de nos champs de bled, nos fleuves où je plonge
„ les petits enfans, et les saint Jean du désert; vous
„ aurez une idée complette de ce royaume de Jésus-
„ Christ. "

„ Les paroles du Solitaire me ravirent, et je sentis à l'instant la supériorité de cette vie stable, morale et occupée, sur la vie errante, inutile et oisive du Sauvage. "

Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette petite société évangélique, sans éprouver toute l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, auroit rendu ma vie heureuse! Là finissoient toutes mes courses; là, avec une épouse adorée, inconnu des hommes, et cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé commes ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant à mon retour qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe: telle devoit être la destinée de Chactas.

LE DRAME.

„ Si mon songe de bonheur fut vif, il fut du

moins de courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit, je sentis mon cœur se dissoudre, et il me sembla que les lauriers murmuroient tristement sur la montagne. En approchant de la grotte, je n'osois appeller la fille de Lopez. Mon imagination étoit également épouvantée, ou de la voix ou du silence, qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : „ O vous que le ciel accompagne et „ fortifie! pénétrez dans ces ombres, et rendez-moi „ Atala! "

„ Qu'il est foible celui que les passions dominent! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, qu'il n'y en avoit dans toute la jeunesse de mon sein. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors, plein de terreur. Bientôt un foible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne. . . Esprits de mes pères! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux! "

„ Le solitaire avoit allumé un flambeau de pin; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moi-

tié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front; ses regards à demi-éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompit le premier: „ Ceci, dit il, ne sera qu'une fièvre occasionnée „ par la fatigue, et si nous nous résignons à la vo- „ lonté de Dieu, il aura pitié de nous."

„ A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement du désespoir à l'exès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche. "

„ Mon père, dit-elle d'une voix affoiblie, en „ s'adressant au religieux, je touche au moment de „ la mort. O Chactas! écoute sans trop de déses- „ poir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne „ pas te rendre trop misérable, et pour obéir à ma „ mère. Tâche de ne pas m'interrompre par des „ marques d'une douleur, qui précipiteroient le peu „ d'instans que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de cho- „ ses à raconter, et pourtant, aux battemens de ce „ cœur, qui se ralentissent.... à je ne sais quel

„ fardeau glacé que mon sein soulève à peine, je „ sens que je ne me saurois trop hâter. "

„ Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi :

„ Ma triste destinée a commencé presque avant „ que j'eusse vu la lumière. Ma mère m'avoit con- „ çue dans le malheur; je fatiguois son sein, et elle „ me mit au monde avec de grands déchiremens d'en- „ trailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes „ jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine „ des anges que je lui consacrerois ma virginité, si „ j'échappois à la mort.... Vœu fatal qui me „ précipite dans la tombe ! "

„ J'entrois dans ma seizième année, lorsque je „ perdis ma mère. Quelques heures avant de mourir, „ elle m'appela au bord de sa couche. Ma fille, me „ dit-elle en présence d'un missionnaire, qui consoloit „ ses derniers instans; ma fille, tu sais le vœu que „ j'ai fait pour toi. Voudrois-tu démentir ta mère? „ O mon Atala! je te laisse dans un monde qui n'est „ pas digne de posséder une chrétienne, au milieu „ d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton père et „ le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, „ te l'a conservé par un second miracle. Eh! ma „ chère enfant, en acceptant le voile des vierges, „ tu ne fais que renoncer aux soucis de la cabane, „ et aux funestes passions qui ont troublé le sein „ de ta mère! Viens donc, ma bien-aimée, viens, „ jure sur cette image de la mère du Sauveur, entre

„ les mains de ce saint prêtre et de ta mère expi-
„ rante, que tu ne me trahiras point à la face du
„ ciel. Songe que je me suis engagée pour toi, afin
„ de te sauver la vie; et que si tu ne tiens ma pro-
„ messe, ce sera moins toi qui seras punie, que ta
„ mère, dont tu plongeras l'ame dans des tourmens
„ éternels."

„ O ma mère! pourquoi parlâtes-vous ainsi! O re-
„ ligion qui fait à-la-fois mes maux et ma félicité!
„ qui me perd et qui me console! Et toi, cher et
„ triste objet d'une passion qui me consume jusques
„ dans les bras de la mort, tu vois maintenant,
„ Chactas, ce qui a fait la rigueur de notre desti-
„ née! . . Fondant en pleurs, et me précipitant dans
„ le sein maternel, je promis tout ce qu'on me vou-
„ lut faire promettre. Le missionnaire prononça sur
„ moi les paroles redoutables, et me donna le scapu-
„ laire qui me lie pour jamais. Ma mère me menaça de
„ sa malédiction si jamais je rompois mes vœux, et
„ après m'avoir recommandé un secret inviolable en-
„ vers les payens, persécuteurs de ma religion, elle
„ expira, en me tenant embrassée."

„ Je ne connus pas d'abord le danger de mes ser-
„ mens. Pleine d'ardeur et véritable chrétiene, fière
„ du sang espagnol qui coule dans mon sein, je n'ap-
„ perçus autour de moi que des hommes indignes de
„ ma main et de mon cœur; je m'applaudis de n'avoir
„ d'autre époux que le Dieu de ma mère. . . Je te
„ vis, jeune et beau prisonnier; je m'attendris sur

„ ton sort ; j'osai te parler au bûcher de la forêt. . . .
„ alors je sentis tout le poids de mes vœux. "

„ Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : „ La voilà donc cette „ religion que vous m'avez tant vantée ! Périsse le „ serment qui m'enlève Atala ! périsse le Dieu qui „ contrarie la nature ! Homme ! prêtre ! qu'es-tu „ venu faire dans ces forêts ? . . ."

„ Te sauver !" dit le vieillard en se levant, avec une voix terrible ; „ dompter tes passions, et t'em- „ pêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère „ céleste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine „ entré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs ! „ Où sont les marques de tes souffrances ! où sont „ les injustices que tu as supportées ? où sont tes ver- „ tus, qui seules pourroient te donner quelques droits „ à la plainte ? quel service as-tu rendu ? quel bien „ as-tu fait ? Eh ! malheureux ! tu ne m'offres que „ des passions, et tu oses accuser le ciel ! Quand „ tu auras, comme le père Aubry, passé trente an- „ nées exilé sur les montagnes, tu seras moins „ prompt à juger des desseins de la Providence, tu „ comprendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es „ rien, et qu'il n'y a point de châtiment si rigou- „ reux, point de maux si terribles, que la chair „ corrompue ne mérite de souffrir. "

„ Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendoient semblable à un Dieu. Accablé de

sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. ,, Mon fils, me répon-
,, dit-il avec un accent si doux que le remords entra
,, dans mon ame; mon fils, ce n'est pas pour moi-
,, même que je vous ai réprimandé. Hélas! vous
,, avez raison, mon cher enfant; je suis venu faire
,, bien peu de choses dans ces forêts, et Dieu n'a
,, pas de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon
,, fils, le ciel! le ciel! voilà ce qu'il ne faut ja-
,, mais accuser. Pardonnez-moi donc si je vous ai
,, offensé; mais écoutons votre sœur. Il y a peut-
,, être du reméde à tout ceci; ne nous lassons point
,, d'espérer. Chactas, c'est une religion bien divine
,, que celle-la, qui a fait une vertu de l'espérance."

,, Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin
,, de mes combats, et cependant tu n'en as vu que
,, la moindre partie; je te cachois le reste. Non,
,, l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les sables
,, ardens de la Floride, est moins misérable que n'a
,, été Atala! Te sollicitant à la fuite, et pourtant
,, certaine de mourir si tu t'éloignois de moi; crai-
,, gnant de fuir avec toi dans les déserts, et cepen-
,, dant haletant après l'ombrage des bois et appelant
,, à grands cris la solitude.... Ah! s'il n'avoit
,, fallu que quitter parens, amis, patrie; si même
,, (chose affreuse) il n'y eût eu que la perte de
,, mon ame!.. Mais ton ombre, ô ma mère! ton om-
,, bre étoit toujours-là, me reprochant ses tourmens.
,, J'entendois tes plaintes, je voyois les flammes

„ de l'enfer te consumer ! . . . Mes nuits étoient
„ arides et pleines de fantômes, mes jours étoient
„ désolés : la rosée du soir séchoit en tombant sur
„ ma peau brûlante ; j'entr'ouvrois mes lèvres aux
„ brises, et les brises, loin de m'apporter la fraî-
„ cheur, s'embrâsoient du feu de mon souffle. Quel
„ tourment de te voir sans cesse auprès de moi,
„ loin de tous les hommes, dans de profondes so-
„ litudes, et de sentir entre toi et moi une barrière
„ invincible ! Passer ma vie à tes pieds, te servir
„ comme ton esclave, apprêter ton repas et ta cou-
„ che, dans quelque coin ignoré de l'univers, eût
„ été pour moi le bonheur suprême : ce bonheur,
„ j'y touchois, et je ne pouvois en jouir ! Quel
„ dessein n'ai-je point rêvé ! quel songe n'est point
„ sorti de ce cœur, si triste ! Quelquefois en atta-
„ chant mes yeux sur toi, au milieu du désert,
„ j'allois jusqu'à former des desirs aussi insensés que
„ coupables. Tantôt j'aurois voulu être avec toi la
„ seule créature vivante sur la terre ; tantôt, sentant
„ une divinité qui m'arrêtoit, dans mes horribles
„ transports, je desirois que cette divinité se fût
„ anéantie, pourvu que serrée dans tes bras, j'eusse
„ roulé d'abyme en abyme avec les débris de Dieu
„ et du monde ! A présent même... le dirai-je ? à
„ présent que l'éternité va m'engloutir, que je vais
„ paroître devant le Juge inexorable ; au moment où,
„ pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma virgi-
„ nité dévorer ma vie ; eh bien ! par une affreuse
„

„ contradiction, j'emporte le regret de n'avoir pas „ été à toi! . . ."

„ Ma fille, interrompit le missionnaire, votre „ douleur vous égare. Cet excés de passion auquel „ vous vous livrez est rarement juste: il n'est pas „ même dans la nature, et en cela il est moins cou- „ pable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt „ quelque chose de faux dans l'esprit, que de vicieux „ dans le cœur. Il falloit donc éloigner de vous ces „ emportemens, qui ne sont pas dignes de votre „ innoncence. Mais aussi, ma chère enfant, votre „ imagination impétueuse vous a trop alarmée sur vos „ vœux. La religion n'exige point de sacrifice plus „ qu'humain. Ses sentimens vrais, ses vertus tem- „ pérées sont bien au-dessus des sentimens exaltés et „ des vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si vous „ aviez succombé à vos passions, eh bien! pauvre „ brebis égarée! le bon Pasteur vous auroit cher- „ chée pour vous ramener au troupeau. Les trésors „ du repentir vous étoient ouverts: il faut de tor- „ rens de sang pour effacer les fautes aux yeux des „ hommes; une seule larme suffit à Dieu. Rassurez- „ vous donc, ma chére fille, votre situation exige „ du calme, adressons-nous à Dieu, qui guérit tou- „ tes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, „ comme je l'espére, que vous échappiez à cette „ maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec, qui a les „ pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos „ vœux, qui ne sont que des vœux simples, et vous

„ acheverez vos jours prés de moi, avec Chactas
„ votre époux."

„ A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. „ Quoi!
„ dit-elle, en joignant les deux mains avec passion,
„ il y avoit du remède! Je pouvois être relevée de
„ mes vœux! — „ Oui, ma fille, répondit le père;
„ et vous le pouvez encore. — „ Il est trop tard,
„ il est trop tard, s'écria-t-elle! Faut-il mourir, au
„ moment que j'apprends que j'aurois pu être heu-
„ reuse! Que n'ai-je connu plutôt ce saint vieillard!
„ Aujourd'hui de quel bonheur je jouirois! avec
„ toi, avec Chactas chrétien.... consolée, ras-
„ surée par ce prêtre auguste... dans ce désert
„ pour toujours!... c'eût été trop de félicité! —
„ Calme-toi, lui dis-je en saisissant une des mains de
„ l'infortunée; calme-toi, ce bonheur, nous allons le
„ goûter." — „ Jamais! jamais! dit Atala!" —
„ Comment! répartis-je. Tu ne sais pas tout! s'écria
„ la vierge, c'est hier... pendant l'orage... vous
„ pressiez... c'est votre faute... J'allois violer
„ mes vœux;... j'allois plonger ma mère dans les
„ flammes de l'abyme;... Déja sa malédiction étoit
„ sur moi;... déja je mentois au Dieu qui m'a
„ sauvé la vie..... Quand tu baisois mes lèvres
„ tremblantes, tu ne savois pas! tu ne savois pas
„ que tu n'embrassois que la mort!" — „ O ciel!
„ s'écria le missionnaire! chère enfant, qu'avez-vous

„ fait!" — „ Un crime! mon père, dit Atala, les
„ yeux égarés; mais je ne perdois que moi, et je
„ sauvois ma mère." — „ Achève donc, m'écriai-
„ je, plein d'épouvante; achève. — „ Eh bien!
„ dit-elle, j'avois prévu ma foiblesse; en quittant
„ les cabanes, j'ai emporté avec moi. . . — „ Quoi?
„ repris-je avec horreur. " — „ Un poison? . . .
„ dit le père. — „ Il est dans mon sein! " s'ecria
„ Atala.

„ Le flambeau échappe à la main du Solitaire; je tombe mourant près de la fille infortunée, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras paternels, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots cur cette couche funèbre.

„ Réveillons-nous! réveillons-nous, dit bientôt le courageux hermite, en allumant une lampe. „ Nous
„ perdons des momens précieux; intrépides chrétiens,
„ bravons les assauts de l'adversité; la corde au
„ cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds
„ du Très-Haut, pour implorer sa clémence, ou
„ pour nous soumettre à ses décrets. Peut-être est-il
„ temps encore. . . Ma fille, vous eussiez dû m'a-
„ vertir hier au soir. "

„ Hélas! mon père, dit Atala, je vous ai cher-
„ ché la nuit dernière; mais le ciel, en punition de
„ mes fautes, vous a éloigné de moi. Tout secours
„ eût d'ailleurs été inutile; car les Indiens mêmes,
„ si habiles dans les poisons, ne connoissent point
„ de remède à celui que j'ai pris. O Chactas! juge

„ de mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'é-
„ toit pas aussi subit que je m'y attendois. Mon
„ amour a redoublé mes forces ; mon ame n'a pu si
„ vîte se séparer de toi."

„ Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala ; ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre, en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, me représentoit un grand holocauste, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur."

„ Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : „ touche mes doigts, me disoit-elle, ne les trouves-tu pas bien glacés ?" Je ne savois que répondre, et mes che-

yeux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit:
„ Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher
„ me faisoit tressaillir, et voilà que je ne sens plus
„ ta main... je n'entends presque plus ta voix, les
„ objets de la grotte disparoissent tour-à-tour. N'est-
„ ce pas les oiseaux qui chantent? le soleil doit se
„ coucher à présent.... Chactas? ses rayons seront
„ bien beaux au désert, sur ma tombe."

„ Atala s'appercevant que ces paroles nous faisoient
„ fondre en pleurs, nous dit: „ Pardonnez-moi, mes
„ bons amis, je suis bien foible; mais peut-être que
„ je vais devenir plus forte.... Cependant mourir si
„ jeune! tout-à-la-fois! quand mon cœur étoit si
„ plein de vie!... Chef de la prière, aie pitié de
„ moi; soutiens-moi Crois-tu que ma mère soit con-
„ tente, et que Dieu me pardonnera ce que j'ai fait?"

„ Ma fille, répondit le bon religieux, en versant
des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblans
et mutilés; „ Ma fille, tous vos malheurs viennent
„ de votre ignorance; c'est votre éducation sauvage
„ et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont
„ perdue; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne
„ peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma
„ chère brebis; Dieu vous pardonnera, à cause de
„ la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'impru-
„ dent missionnaire qui la dirigeoit, ont été plus cou-
„ pables que vous; ils ont passé leurs pouvoirs, en
„ vous arrachant un vœu indiscret; mais que la paix
„ du Seigneur soit avec eux. Vous offrez tous trois

„ un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme
„ et du défaut de lumières, en matière de religion.
„ Rassurez-vous, mon enfant; celui qui sonde les
„ reins et les cœurs, vous jugera sur vos intentions,
„ qui étoient pures, et non sur votre action qui est
„ condamnable."

„ Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous
„ endormir au Seigneur; ah! ma chère enfant, que
„ vous perdez peu de choses, en perdant ce mon-
„ de! Malgré la solitude où vous avez vécu, vous
„ avez connu les chagrins; que penseriez-vous donc
„ si vous eussiez été témoin des maux de la société;
„ si en abordant sur les rivages de l'Europe, votre
„ oreille eût été frappée de ce long cri de douleur,
„ qui s'élève de cette vieille terre, qui n'est que la
„ cendre des morts, pétrie des larmes des vivans!
„ L'habitant de la cabane et celui des palais, tout
„ souffre, tout gémit ici-bas: les reines ont été vues
„ pleurant, commes de simples femmes, et l'on s'est
„ étonné de la quantité de larmes que contiennent les
„ yeux des rois!"

„ Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma
„ fille, il faudroit autant pleurer un songe. Connois-
„ sez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous
„ compter les inconstances de son desir? Vous calcu-
„ leriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule
„ dans une tempête. Atala! les sacrifices, les bien-
„ faits ne sont pas des liens éternels: un jour, peut-
„ être, le dégoût fût venu avec la satiété; le passé

„ eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus apper-
„ çu que les inconvéniens d'une union pauvre et mé-
„ prisée. Sans doute, ma fille, les plus belles
„ amours furent celles de cet homme et de cette
„ femme, sortis de la main du Créateur. Un para-
„ dis avoit été formé pour eux; ils étoient inno-
„ cens et immortels. Parfaits de l'ame et du corps,
„ ils se convenoient en tout; Ève avoit été créée
„ pour Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu
„ toutefois se maintenir dans cet état de bonheur,
„ quels couples le pourront après eux? Je ne vous
„ parlerai point des mariages des premiers nés des
„ hommes, de ces unions ineffables, alors que la
„ sœur étoit l'épouse du frère; que l'amour et l'ami-
„ tié fraternelle se confondoient dans le même cœur,
„ et que la pureté de l'une augmentoit les délices
„ de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées;
„ la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on
„ immoloit le chevreau; elle a régné sous la tente
„ d'Abraham, et dans ces couches même, où les
„ patriarches goûtoient tant de joie, qu'ils oublioient
„ la mort de leurs mères. Vous seriez-vous donc
„ flatté, mon enfant, d'être plus innocente et plus
„ heureuse dans vos liens, que ces saintes familles
„ dont Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous
„ épargne les détails des soucis du ménage, les
„ disputes, les reproches mutuels, lés inquiétudes
„ et toutes ces peines secrètes, qui veillent sur
„ l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle

„ ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle
„ se marie en pleurant. Que de maux dans la seule
„ perte d'un nouveau-né, à qui l'on donnoit le lait,
„ et qui meurt sur votre sein! La montagne a été
„ pleine de gémissemens; rien ne pouvoit consoler
„ Rachel, parce que ses fils n'étoient plus. Ces
„ amertumes attachées aux tendresses humaines sont
„ si fortes, qu'on vient de voir de grandes dames,
„ aimées par des rois, quitter la cour, pour s'en-
„ sevelir dans des cloîtres, et mutiler cette chair
„ révoltée, dont les plaisirs ne sont que des dou-
„ leurs."

„ Mais peut être direz-vous que ces derniers
„ exemples ne vous regardent pas; que toute votre
„ ambition se réduisoit à vivre dans une obscure
„ cabane avec l'homme de votre choix; que vous
„ cherchiez moins les douceurs de l'hymen, que
„ les charmes de cette folie que la jeunesse appelle
„ amour: illusion, chimère, vanité, rêve d'une
„ imagination blessée! Et moi aussi, ma fille, j'ai
„ connu les orages du cœur; cette tête n'a pas tou-
„ jours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il
„ vous le paroît aujourd'hui. Croyez-en mon ex-
„ périence: si l'homme, constant dans ses affec-
„ tions, pouvoit sans cesse fournir à un sentiment
„ renouvelé sans cesse; sans doute la solitude et
„ l'amour l'égaleroient à Dieu même; car se sont
„ là les deux éternels plaisirs du grand Être. Mais
„ l'ame de l'homme se fatigue, et jamais elle n'ai-

„ me long-temps le même objet avec plénitude. Il „ y a toujours quelques points par où deux cœurs „ ne se touchent pas, et ces points suffisent à „ la longue, pour rendre la vie insupportable."

„ Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, „ mes, dans leur songe de bonheur est d'oublier „ cette infirmité de la mort attachée à leur nature; „ il faut finir, il faut se dissoudre. Tôt ou tard, „ quelque eût été votre félicité, ce beau visage se „ fût changé en cette figure uniforme, que le sé„ pulchre donne à la famille d'Adam; l'œil même „ de Chactas n'auroit pu nous reconnoître entre vos „ sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son „ empire sur les vers du cercueil. Que dis-je? „ (ô vanité des vanités!) que parlé-je de la puis„ sance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma chère „ fille, en connoître l'étendue? Si un homme revenoit „ à la lumière, quelques années après sa mort, je doute „ qu'il fût revu avec joie, par ceux-là mêmes qui „ ont versé le plus de larmes à sa mémoire; tant „ on forme vîte d'autres liaisons, tant on prénd „ facilement d'autres habitudes! tant l'inconstance „ est naturelle à l'homme! tant notre vie est peu „ de chose, même dans le cœur de nos amis!"

„ Remerciez donc la Bonté divine, ma chère fille, „ qui vous retire si vîte de cette vallée de misère et „ de cette terre de visions. Déja le vêtement blanc „ et la couronne éclatante des vierges, se préparent

„ pour vous dans les nueés; déja j'entends la Reine
„ des anges qui vous crie: Venez, ma digne ser-
„ vante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur
„ un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont
„ sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de
„ l'humanité, â l'éducation des enfans, et aux chefs-
„ d'œuvre de la pénitence. Venez, rose mystique,
„ vous réunir à Jésus-Christ. Ce cercueil, lit nup-
„ tial que vous vous êtes choisi, ne sera point trom-
„ pé par votre céleste époux, et ses embrassemens
„ ne finiront jamais."

„ Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel embelli; ainsi la parole paisible du vieillard appaisa les passions soulevées dans le sein d'Atala. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mouroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie, et cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi d'autres souvenirs; elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. „ Tu ne seras pas toujours
„ malheureux, disoit-elle: si le ciel t'éprouve au-
„ jourd'hui, c'est seulement pour te rendre plus
„ compatissant aux maux des autres. Le cœur, ô
„ Chactas! est comme ces sortes d'arbres, qui ne
„ donnent leur baume pour les blessures des hom-
„ mes, que lorsque le fer les a blessés eux-
„ mêmes."

„ Lorsqu'elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, et cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver; et tour-à-tour, consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort."

„ L'hermite redoubloit de zèle, à mesure que nous étions plus malheureux; tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, ralumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. Toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette scène, où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort."

„ Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'appercevoit de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit une main pâle, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit: „ Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette „ première nuit où tu me pris pour la vierge des

„ dernières amours ? O singulier présage de notre „ destinée !" — Elle s'arrêta, puis elle reprit: „ Quand je songe que je te quitte pour tou- „ jours, mon cœur fait un tel effort pour revivre, „ que je me sens presque le pouvoir de me ren- „ dre immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon „ Dieu, que votre volonté soit faite !" Atala se tut pendant quelques instans. Ensuite elle ajouta: „ il ne me reste plus qu'à vous demander pardon „ des maux que je vous ai causés. Je vous ai „ beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes ca- „ prices. Chactas, un peu de terre jeté sur mon „ corps va mettre tout un monde entre vous et „ moi, et vous délivrer pour toujours du poids „ de mes infortunes."

„ Vous pardonner, répondis-je, noyé de lar- „ mes, n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos „ malheurs ?" — „ Mon ami, dit-elle, en m'in- „ terrompant, vous m'avez rendu très-heureuse; „ et si j'étois à recommencer la vie, je préfere- „ rois encore le bonheur de vous avoir aimé quel- „ ques instans dans un exil infortuné, à toute „ une vie de repos dans ma patrie."

„ Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errans cherchoient à toucher quelque chose, elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le

petit crucifix qu'elle portoit: elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit:"

,, Quand je te parlai pour la première fois au-
,, près du bûcher, tu vis cette croix briller à la
,, lueur de feu sur mon sein: c'est le seul bien
,, que possède Atala. Lopez, ton père et le mien,
,, le donna à ma mère, à ma naissance. Reçois
,, donc de moi cet héritage, ô mon frère! con-
,, serve-le en mémoire de mes malheurs. Tu auras
,, recours à ce Dieu des infortunés dans les cha-
,, grins de ta vie, et tu donneras peut-être une
,, larme à ton amante. Chactas, j'ai une dernière
,, prière à te faire: Ami! notre union ne pouvoit
,, être que courte sur la terre; mais il est après
,, cette vie, une plus longue vie. Qu'il seroit
,, affreux d'être séparé de toi pour jamais! Je ne
,, fais que te devancer aujourd'hui, et je vais t'at-
,, tendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée,
,, jeune idolâtre, fais-toi instruire dans la religion
,, chrétienne, qui prépara notre éternelle réunion.
,, Elle fait sous tes yeux un grand miracle, cette
,, religion divine, puisqu'elle me rend capable de
,, te quitter, sans mourir dans les angoisses du
,, désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de
,, toi qu'une simple promesse; je sais trop ce qu'il
,, en coûte, pour te demander un serment. Peut-
,, être ce vœu te sépareroit-il de quelque femme
,, plus heureuse que moi.... t'aimera-t-on comme
,, Atala?... O ma mère, pardonne à ta fille éga-

„ rée ! ô vierge, retenez votre courroux ! je retom-
„ be dans mes foiblesses, et je te dérobe, ô mon
„ Dieu ! des pensées qui ne devroient être que
„ pour toi."

„ Navré de douleur, et poussant des sanglots comme si ma poitrine s'alloit briser, je promis à Atala d'embrasser quelque jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte: „ Il est temps, s'écria-t-il, il est temps,
„ d'appeler Dieu ici !"

„ A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête aux pieds d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où étoit renfermé une urne d'or, couverte d'un voile de soie, il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes, et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne."

„ Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur ses lèvres; sa bouche mourante s'entr'ouvrit, et sa langue vint,

avec un respect profond, chercher le Dieu que lui présentoit la main du prètre : ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes, la bouche et le sein d'Atala ; il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles échappent à sa bouche : „ Partez, ame chrétienne, et allez „ vous rejoindre à votre Créateur !" Relevant alors ma tête abattue, je m'éçriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte : „ Mon père ! ce remède „ rendra-t-il la vie à Atala ? — „ Oui, mon fils, „ dit le vieillard en tombant dans mes bras, „ la „ vie éternelle ! — Atala venoit d'expirer."

DANS cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala : „ Le voilà, s'écria-t-il, ce gage „ de l'adversité ! O René ! ô mon fils ! tu le vois ; „ et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après tant „ d'années, l'or n'en est-il point altéré ? N'y vois- „ tu point la trace de mes larmes ? Pourrois-tu „ reconnoître l'endroit qu'une sainte a touché de „ ses lèvres ? Comment Chactas n'est-il point en- „ core chrétien ? Quelles frivoles raisons de politi- „ que et de patrie, l'ont jusqu'à présent retenu „ dans les erreurs de ses pères ? Non ! je ne veux

„ pas tarder plus long-temps. La terre me crie : —
„ quand donc descendras-tu dans la tombe, et
„ qu'attends-tu pour embrasser une religion divi-
„ ne ? — O terre ! vous ne m'attendrez pas long-
„ temps ! Mes os sont fatigués, et aussitôt qu'un
„ prêtre aura rajeûni dans l'onde cette tête blan-
„ chie par les chagrins, j'espère rejoindre Atala :
„ mais achevons ce qui me reste à conter de mon
„ histoire."

Les Funérailles.

„ Je n'essayerai point, ô René ! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsque Atala eût rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste ; il faudroit que mes yeux fermés pussent se rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs, qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune, qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ! oui, l'Ohio, qui porte maintenant nos pirogues, suspendra le cours de ses ondes ! avant que mes larmes cessent de couler pour Atala. Pendant deux jours entiers, je fus insensible à tous les discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire, „ mon fils, c'est la volonté de Dieu," et il me pressoit dans ses bras. Je n'au-

rois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'eusse éprouvé moi-même."

La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut, vainquit enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. „ Mon père, lui dis-„ je, c'en est trop; que les passions d'un jeune „ homme ne troublent plus la paix de tes jours. „ Laisse-moi emporter les restes de mon amante; „ je les ensevelirai dans quelque coin du désert, „ et si je suis encore condamné à la vie, je tâche-„ rai de me rendre digne de ces noces éternelles, „ qui m'ont été promises par Atala."

„ A ce retour inespéré de courage, le bon pére tressaillit de joie; il s'écria: „ O sang de Jésus „ Christ! sang de mon divin maître, je reconnois-là „ tes mérites! Tu sauveras sans doute ce jeune „ homme. O mon Dieu! achève ton ouvrage. „ Rends la paix à cette ame troublée, et ne lui „ laisse de ses malheurs, que d'utiles et humbles „ souvenirs."

„ Le juste refusa de m'abandonner le corps de mon amante; mais il me proposa de faire venir la mission, et d'enterrer la fille de Lopez, avec toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. „ Les malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, „ ont été inconnus des hommes; que sa tombe, „ creusée furtivement par ta main et par la mien-

„ ne, partage cette obscurité." Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever de l'aurore pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte."

„ Vers le soir, nous transportâmes ces précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnoit vers le nord. L'hermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère; c'étoit le seul bien qui lui restât de son ancienne patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découvertes. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée;... celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde! Ses lèvres, comme un bouton de rose, cueilli depuis deux aurores, sembloient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante; on voyoit quelques veines bleues; ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste; et quiconque eût ignoré que cette vestale eût joui de

la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la virginité endormie."

„ Le religieux ne cessa de prier toute la nuit, j'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante! que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté."

„ La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale, qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois, ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une onde consacrée; puis secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job; il disoit :

„ J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme
„ l'herbe des champs."

„ Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée a un

„ misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amer-
„ tume du cœur?"

„ Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tout les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Virginie, la chûte d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appeloient les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre, dans les bocages de la mort, le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du solitaire."

„ Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient, Les éperviers crioient sur les rochers, et les martes rentroient dans le creux des ormes; c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchoit devant portant une bêche: nous commençâmes à descendre rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux, et obscurcissoit ma vue, déja troublée par les pleurs; souvent pliant sous le

fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur, nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il auroit fallu voir un Sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, et creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre et jeune fille, dont le corps étoit étendu près delà, dans la ravine desséchée d'un torrent.

„ Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un effroyable silence, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala ; ensuite je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps, Je vis graduellement disparoître les traits de mon amante, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité : son sein surmonta quelque temps la terre noircie, comme un lis blanc sort du milieu d'une sombre argile. „ Lopez ! m'écri- „ ai-je alors, vois ton fils inhumer sa sœur !" Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil."

Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée

et la ruse de ma douleur. Il me dit: „ Chactas, „ fils d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous „ ai sollicité de demeurer dans ces déserts ; mais „ à présent votre sort est changé, vous vous devez „ à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs „ ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'el- „ les finissent, parce que le cœur de l'homme est „ fini ; et c'est une de nos grandes misères, que „ nous ne sommes pas même capables d'être long- „ temps malheureux. Retournez au Meschacebé ; „ allez consoler votre mère, qui vous pleure tous „ les jours, et qui a besoin de votre appui. Fai- „ tes-vous instruire dans la religion de votre chère „ Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et „ souvenez-vous que vous lui avez promis d'ètre „ vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur „ le tombeau de votre sœur.. Partez, mon fils: „ Dieu, l'ame de votre amante et la pensée de votre „ vieil ami de la montagne, vous suivront au dé- „ sert."

„ Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes ; je passai au tombeau d'Atala. Je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se montroit au-dessus de la mort, comme on apperçoit le mât d'un

vaisseau, qui a fait naufrage. Je jugeai par-là que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit. Cette marque d'amitié et de religion de la part du vieillard, fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois mon amante ; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée, où déja rampoit le ver, qui cherchoit un passage vers sa proie. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est-là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours et la plus grande vanité de nos projets. Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions! Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille. Eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eut été déçu dans ses rêves de félicité ; point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée: le cœur le plus serein, en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface vous en paroît calme et pure; mais quand vous regardez au fond du bassin tranquille, vous appercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses ondes."

„ Ayant ainsi vu le soleil se lever et se cou-
sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier

cri du pélican, je me préparai à quitter la sépul-ture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala ; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendoit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai: „ dors en paix „ dans cette terre étrangère, fille trop malheureu-„ se! Pour prix de ton amour, de ton exil, et de „ ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chac-„ tas!" Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez; alors je m'arrachai de ces lieux solitaires, laissant au pied du pompeux monument de la nature, un monument encore plus auguste: l'humble tombeau de la vertu.

ÉPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natché a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans; et moi, voyageur aux terres lointaines, je t'ai fidèlement rapporté, lecteur, ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses: le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur; la religion, première législatrice du Sauvage, les dangers de l'ignorance et de l'en-

thousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, et au véritable esprit de l'évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible: l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étoit devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvoit dire. Je l'aurois toujours ignoré, et toi aussi, lecteur, si la Providence qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comme la chose se passa:

J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient au midi les magnifiques barrières de la Nouvelle-France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chûte, dans l'ancien pays des Agonnonsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'apperçus une femme assise sous une arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce specta-

(1) Les Iroquois.

cle, je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disoit:

„ Si tu étois demeuré parmi nous, cher enfant, „ comme ta main eût bandé l'arc avec grâce! Tu „ aurois défié sur le sommet de la montagne, l'élan „ le plus léger à la course. Blanche hermine du „ rocher! si jeune être allé dans le pays des ames! „ Comment feras-tu pour y vivre? Ton père n'y „ est point, pour t'y nourrir de sa chasse; tu au- „ ras froid, et aucun esprit ne te donnera des „ peaux pour te couvrir. Oh! il faut que je me „ hâte d'aller te rejoindre, pour te chanter des „ chansons, et te présenter mon sein."

Et la jeune mère, après cette oraison funèbre de la façon des déserts, chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort, tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme vouloit faire sécher le corps de son enfant sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle commença aussitôt la tendre et religieuse cérémonie: elle dépouilla son fils, et respirant quelques instans dans sa bouche, elle se prit à dire: „ Ame de mon fils! charmante ame! „ ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un „ baiser: hélas! les miens n'ont pas le pouvoir „ de te donner une seconde naissance!" — Ensuite elle

elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie."

„ Elle se leva, et chercha des yeux dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs ; de l'autre, elle y plaça le corps de son enfant Laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps pénétrés de la substance éthérée, enfoncés sous des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, enbaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche, oû le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie ; ces corps ont perdu toute la laideur du sépulchre. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux ; le charme redouble encore : arbre américain, qui portant des corps dans tes rameaux, les éloignes du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté

en extase sous ton ombre! Dans ta sublime allégorie, tu me montrois l'arbre de la vertu: ses racines croissent dans la poussière de ce monde; sa cîme se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

Or, la mère ayant mis son enfant sur l'arbre, arracha une boucle de ses cheveux, et la suspendit au feuillage, tandis que le souffle de l'aurore balançoit dans son dernier sommeil, celui qu'une main maternelle avoit tant de fois endormi à la même heure, dans un berceau de mousse. Dans ce moment, je marchai droit à la femme; je lui imposai les deux mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleurs. Ensuite, sans nous rien dire, nous prîmes chacun un rameau, et nous nous mîmes à écarter les insectes, qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une colombe, dont le nid étoit voisin, et qui venoit de temps en temps dérober un cheveu à l'enfant, pour coucher plus mollement ses petits. L'Indiénne lui disoit: „ colombe, si „ tu n'es pas l'ame de mon fils qui s'est envolée, „ tu es, sans doute, une mère qui cherche quel- „ que chose pour faire un berceau. Prends de ces „ cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'es- „ quine; prends-en pour coucher tes petits: puisse „ le grand Esprit te les conserver!"

Cependant la mère pleuroit de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit: „ Fille de Cé-
„ luta, retire notre enfant, nous ne séjournerons
„ pas plus long-temps ici, et nous partirons au
„ premier soleil." — Je dis alors: „ Frère, je te
„ souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils,
„ un manteau de castor, et l'espérance; tu n'es
„ donc pas de ce désert? — Non, répondit le
„ jeune homme, nous sommes des exilés, et nous
„ allons chercher une patrie, je ne sais où." En disant cela, le guerrir baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattoit la tête des fleurs. Je vis qu'il y avoit des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Le jeune couple regardoit l'enfant et sourioit; c'étoit comme des pleurs. Alors je dis: „ voulez-vous me permettre d'allumer votre
„ feu cette nuit?" — „ Nous n'avons point de
„ cabanes, reprit le guerrier; si vous voulez nous
„ suivre, nous campons au bord de la chute." —
„ Je le veux bien, répondis-je," et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds.

Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au moment de la chûte, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chûtes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on diroit une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en formes de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme, les cadavres des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux m'avoient quitté. Je les cherchai en remontant le long du fleuve au-dessus de la chûte, et je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil;

ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains, enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyois depuis quelques heures, le tombeau dans l'arbre, la cataracte, les ossemens, je m'assis auprès de la mère, et je lui dis: „ Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur?" Elle me répondit: „ Mon frère, „ c'est la terre de la patrie; ce sont les os de nos „ aïeux, qui nous suivent dans notre retraite." — „ Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits „ à un tel malheur?" — La fille de Celuta répartit: „ Nous sommes les restes des Natchez. Après le „ grand massacre que les François firent de notre „ nation pour venger leurs frères, ceux de nos „ frères qui échappèrent aux vainqueurs, trouvèrent „ un asyle chez les Chikassas nos voisins. Nous „ y sommes demeurés assez long-temps tranquilles; „ mais il y a sept lunes, que les blancs de la „ Virginie se sont emparés de nos terres, en disant „ qu'elles leur ont eté données par un roi d'Eu„ rope. Nous avons levé les yeux au ciel, et „ chargés des cendres de nos aïeux, nous avons „ pris notre route à travers le désert. Je suis „ accouchée dans la marche, et comme mon lait „ étoit mauvais, à cause de la douleur, il a em„ poisonné mon enfant." En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurois aussi."

„ Or, je dis bientôt: „ Ma sœur, adorons le

„ grand Esprit, tout arrive par son ordre; les misérables ne le seront pas toujours, et il y a un lieu où ils ne pleureront plus. Si je ne craignois d'avoir la langue aussi légère que celle d'un blanc, je vous demanderois si vous avez entendu parler de Chactas le Natché?" — A ces mots l'Indienne me regarda, et me dit: „ Qu'est-ce qui vous a parlé de Chactas le Natché?" Je répondis: „ C'est la sagesse." L'Indienne reprit: „ Je vous dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mouches du corps de mon fils, et que vous venez de dire de belles paroles sur le grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René, l'Européen, que Chactas avoit adopté. Chactas, qui avoit reçu le baptême, et René mon aïeul, ont péri dans le massacre." — „ L'homme va toujours de douleur en douleur, répondis-je en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'apprendre des nouvelles du père Aubry." — „ Il n'a pas éte plus heureux que Chactas, dit l'Indienne. Nous avons su que les Chéroquois, ennemis des François, avoient prénétré à la mission; ils y furent conduits par le son de la cloche qu'on sonnoit pour secourir les voyageurs. Le père Aubry se pouvoit sauver; mais il ne voulut pas abandonner ses enfans dans le malheur, et il demeura pour les encourager à mourir, par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures; jamais on ne put tirer de lui un cri qui

„ tournât au déshonneur de son Dieu, ou de sa
„ patrie. On lui écrasa les gencives, on lui mit
„ un collier de haches ardentes, on versa sur sa
„ tête des cendres embrâsées; il ne cessa, durant
„ tout ce temps, de prier pour ses bourreaux,
„ et de compatir au sort des autres victimes, qu'il
„ voyoit autour de lui. Desirant d'arracher une
„ marque de foiblesse à ce guerrier des armées
„ célestes, les Chéroquois amenèrent devant lui
„ un Sauvage chrétien, qu'ils avoient horriblement
„ mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand ils
„ virent le jeune homme se jeter à genoux et
„ baiser les plaies du vieil hermite qui lui crioit,
„ avec un front serein: „ mon enfant! nous avons
„ été mis en spectacle, au monde, aux anges,
„ et aux hommes. „ Les Indiens furieux lui plon-
„ gèrent un fer rouge dans la gorge, pour l'em-
„ pêcher de parler. Alors ne pouvant plus consoler
„ les hommes, il expira."

„ On dit que les Chéroquois, tout accoutumés
„ qu'ils étoient à voir des Sauvages souffrir avec
„ constance, ne purent s'empêcher d'avouer qu'il
„ y avoit dans l'humble courage du père Aubry,
„ quelque chose qui leur étoit inconnu, et qui
„ surpassoit tous les courages de la terre. Plu-
„ sieurs d'entre eux frappés de cette mort, se sont
„ faits chrétiens."

„ Quelques années aprés, Chactas, à son retour

„ de la terre des blancs, ayant appris les malheurs
„ du chef de la prière, partit pour aller recueillir
„ ses cendres et celles d'Atala. Il traversa le dé-
„ sert, et arriva à l'endroit où étoit située la
„ mission, mais il put à peine le reconnoître.
„ Le lac s'étoit débordé, et la savane étoit chan-
„ gée en un marais impraticable: le pont naturel,
„ en s'écroulant, avoit enseveli sous ses débris le
„ tombeau d'Atala et les bocages de la mort.
„ Chactas erra long-temps dans ces lieux: il visita
„ la grotte du solitaire, qu'il trouva remplie de
„ ronces et de framboisiers, et dans laquelle une
„ biche allaitoit son faon; il s'assit sur le rocher
„ de la veillée de la mort, où il ne vit que
„ quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau
„ de passage. Tandis qu'il y pleuroit en silence,
„ le serpent familier du missionnaire sortit des
„ broussailles voisines, et vint s'entortiller à ses
„ pieds. Il caressa ce vieil ami resté seul au mi-
„ lieu de ces ruines, et il le réchauffa dans son
„ sein. Le fils d'Outalissi a raconté que plusieurs
„ fois, à l'entrée de la nuit, il apperçut l'ombre
„ d'Atala et celle du père Aubry dans ces solitu-
„ des. La première étoit vêtue de blanc, mais
„ elle avoit l'air mélancolique; la seconde, traî-
„ nant une longue robe, se promenoit un livre
„ à la main; elle paroissoit tout occupée de quel-
„ que service à rendre, ou de quelques larmes à

„ essuyer. Quand on approchoit de ces fantômes, „ ils s'enfonçoient dans la forêt, et s'évanouissoient „ entre les arbres. Ces visions remplirent l'ame „ de Chactas d'une religieuse frayeur, et d'une „ joie triste. Après avoir cherché inutilement le „ tombeau de l'hermite, et essayé en vain de dé- „ couvrir celui d'Atala, il étoit prêt à abandon- „ ner ces lieux, lorsque la biche de la grotte se „ mit à bondir devant lui, et à descendre vers „ la mission, au pied de laquelle elle s'arrêta. „ Cette croix étoit alors à moitié entourée d'eau; „ son bois étoit rongé de mousse, et l'oiseau du „ désert aimoit à se pencher sur ses branches an- „ tiques. Chactas jugea que la biche reconnois- „ sante l'avoit conduit au tombeau de son hôte. „ Il creusa sous la roche qui jadis servoit d'autel „ dans le temps des sacrifices, et il y trouva les „ restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta „ point que ce ne fût ceux du prêtre et de la „ vierge, que les anges avoient ensevelis dans ce „ lieu. Il les ôta de terre avec respect, et en „ versant beaucoup de larmes; il les enveloppa „ dans des peaux d'ours, puis reprit le chemin „ du désert, en emportant les précieux débris, qui „ résonnoient, sur ses épaules, comme le carquois „ de la mort. La nuit, il les mettoit sous sa „ tête, et il avoit des songes d'amour et de vertu. „ Ainsi chargé il arriva aux Natchez. O étran-

„ ger, tu peux contempler ici ces ossemens, avec „ ceux de Chactas lui-même!"

„ Comme l'Indienne achevoit de prononcer ces mots, je me levai; je m'approchi des restes sacrés, et me prosternai devant eux en silence; ensuite m'éloignant à grands pas, je „ m'écriai: Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux et sensible! Homme! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame, et l'éternelle mélancolie de ta pensée!"

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit au bord de la cataracte, que je contemplois à la lumière de la lune. Le lendemain au point du jour, mes hôtes levèrent leur camp pour continuer leur route dans la solitude. Les jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient; les premiers étoient chargés des saintes reliques; les secondes portoient leurs nouveaux-nés: les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre ceux qui n'étoient plus et ceux qui n'étoient pas encore, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes troublent la solitude, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, et que du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de sa cabane, qui continue

de couler à travers les champs solitaires de la patrie!

Indiens infortunés que j'ai vu errer dans les désert du nouveau monde, avec les cendres de vos aïeux! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère! Je ne pourrois vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

FIN.


E801
C492a2

